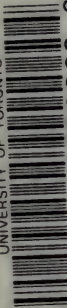


366

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01688832 3

PQ
2359
M29M28



Edouard PATIGNY
38, RUE DU BEGUINAGE
BRUXELLES

MA CAMARADE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre du PALAIS-ROYAL, le 9 octobre 1883.

Droits de reproduction et de représentation réservés.

HENRY MEILHAC & PHILIPPE GILLE

MA CAMARADE

PIÈCE EN CINQ ACTES



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1894

PERSONNAGES

COTENTIN.	MM. DAUBRAY.
DE BOISTULBÉ.	RAIMOND.
DES PLATANES.	NUMA.
id. repris en 1889 par	GALIPAUX.
DES BARRIQUES.	PELLERIN.
ANDRÉ.	HYACINTHE.
GONTRAN.	HURTEAUX.
RENÉ.	PAULET.
AUGUSTIN.	MONVAL.
M. EUGÈNE.	GAROU.
UN DOMESTIQUE.	FERDINAND.

ADRIENNE DE BOISTULBÉ.	M ^{mes} RÉJANE.
MADAME EUGÈNE.	MATHILDE.
SYDONIE.	A. LAVIGNE.
ISAURE DE CHATEAU-LA-	
DÈCHE.	M. CARON.
MADAME BÉNARD.	BERTHOU.
MÉLIE.	BONNET.
BERTHE.	BÉRANGER.
JULIETTE LERMOULEUR.	DECLERES.
EMMA.	LEROUX.
LÉONIE DE FOLLE-AVOINE.	ELVEN.
ADÉLAIDE DE VALGENEUSE.	DEBAY.
LOUISE.	VERLAY.
VICTORINE.	YVONNE.

A Paris, de nos jours.

PO
2359
M29M28

MA CAMARADE

ACTE PREMIER

LE HALL DE MADAME

Quelque chose de très réussi, tenant à la fois du salon et de l'atelier. Une grande baie, au fond, à droite deux portes, l'une au premier plan, l'autre au second à gauche. deuxième plan, une autre porte. — Table à gauche, chaise longue à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISTULBÉ, puis ADRIENNE.

Boistulbé entre par le fond, suivi d'Augustin. Celui-ci prend le chapeau, le paletot.

BOISTULBÉ.

Il n'est rien venu pour moi?

AUGUSTIN.

Si fait, monsieur, il est venu une lettre.

Il la donne et il sort à droite.

BOISTULBÉ, lisant l'adresse.

« Monsieur et madame de Boistulbé... » Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? (Il ouvre la lettre.) Ah ! ah ! C'est de notre oncle de Belcombat. Et il en écrit long, cette fois-ci ; il n'a pas l'air d'être content, notre oncle de Belcombat...

Entre Adrienne de gauche. Elle est habillée.

ADRIENNE.

Bonjour, vous !

BOISTULBÉ.

Bonjour !... Vous sortez ?

ADRIENNE.

Oui...

BOISTULBÉ.

Moi, je reste.

ADRIENNE.

Qu'est-ce que vous lisez ?

BOISTULBÉ.

Une lettre de notre oncle de Belcombat.

ADRIENNE.

Ah ! Qu'est-ce qu'il dit, ce cher oncle ?

BOISTULBÉ.

Écoutez, si vous voulez le savoir. (Lisant.) « Vous êtes vraiment bien bêtes... »

ADRIENNE, simplement.

Je croyais qu'il vous tutoyait ?

BOISTULBÉ.

Certainement, il me tutoie, mais ce n'est pas à moi seul qu'il écrit ça... c'est à nous deux.

ADRIENNE.

Par exemple !

BOISTULBÉ.

Voyez plutôt. (Montrant l'enveloppe.) Monsieur et madame. (Lisant.) « Vous êtes vraiment bien bêtes, si vous croyez m'avoir désarmé avec les jolies explications que vous me donnez. Tu me dis, toi... » Vous voyez, quand il me parle à moi tout seul, il me tutoie. (Reprenant la lecture.) « Tu me dis, toi, que tu es l'ami, le camarade de ta femme... » (Adrienne lui serre la main.) « Vous me dites, vous, Adrienne, que vous êtes l'amie, le camarade de votre mari ; je n'entends rien à tout cela. Ce que j'y vois de plus clair, c'est que vous vivez chacun de votre côté. Tu me parles, toi, des chevaux que tu fais courir, et qui, par parenthèse, ne gagnent jamais. » (S'interrompant.) Ça c'est vrai, je n'ai pas de chance, ainsi Marmelade... Vous savez combien je comptais sur Marmelade...

ADRIENNE.

Oui.

BOISTULBÉ.

Eh bien ! j'ai reçu de mauvaises nouvelles... Marmelade a une jambe qui chauffe.

ADRIENNE.

Allons donc !

BOISTULBÉ.

Il paraît...

ADRIENNE.

Mon pauvre ami !

BOISTULBÉ, reprenant la lettre.

« Tu me parles, toi, de tes chevaux, etc., etc... Adrienne me raconte ses toilettes, les excursions qu'elle a faites, en compagnie du cousin Cotentin.

ADRIENNE.

Tiens, c'est vrai... Je suis allée hier avec lui au café-concert... J'y ai entendu une chanson « Torikata, Karikiki ».

BOISTULBÉ.

» Et les premières représentations auxquelles elle assiste ! J'ai beau lire vos lettres, depuis le premier mot jusqu'au dernier, jamais je n'y trouve la phrase dans laquelle vous m'annoncez que vous avez enfin daigné me confectionner un gentil petit héritier... ? »

ADRIENNE.

Il y a ça ?

BOISTULBÉ.

Oui, tenez...

ADRIENNE.

Il est... badin, notre oncle de Belcombat...

BOISTULBÉ.

Ses intentions ne sont pas mauvaises.

ADRIENNE.

Je veux le croire... mais, là, vrai, il abuse un peu du droit qu'il a de ne pas être dans le mouvement... Un gentil petit héritier !... Est-ce qu'il se figure qu'on n'a que le temps de songer à... Est-ce qu'il ne faut pas s'amuser d'abord ?... Est-ce qu'il ne faut pas vivre !... Est-ce que vous n'avez pas, vous, vos cercles, vos champs de courses, vos conseils d'adminis-

tration?... Et moi, est-ce que je n'ai pas mille choses à faire?... Monter à cheval, le matin, déjeuner, aller essayer dans l'après-midi, et courir les magasins à la mode, de cinq à six être chez moi, ou chez une de mes bonnes amies, m'habiller pour dîner, après avoir diné m'en aller à l'Opéra ou aux Français, ou dans n'importe quel petit théâtre, deux ou trois soirées pour finir. Je vous demande un peu si après cela... Voilà ce qu'il faut essayer de faire comprendre à notre oncle, bien doucement, bien gentiment... et quant à cette camaraderie qui lui déplaît tant, car elle lui déplaît, n'est-ce pas, notre camaraderie?...

BOISTULBÉ.

Il tape dessus pendant trois pages...

ADRIENNE.

Il faut lui dire que c'est la mode, et que rien n'est plus délicieux que cette liberté que le mari et la femme se laissent l'un à l'autre, à la condition, bien entendu, que ni le mari, ni la femme n'en abuseront pour mal faire...

BOISTULBÉ.

Bien entendu...

ADRIENNE.

Or, moi, je n'en abuse pas...

BOISTULBÉ.

Moi non plus, moi non plus...

ADRIENNE.

J'en suis bien sûre... Eh bien! voilà! vous pouvez lui répondre maintenant.

BOISTULBÉ, un peu embarrassé, l'arrêtant.

Et pour cette chose... ce détail auquel il paraît tenir.

ADRIENNE.

Ah ! sa confection...

BOISTULBÉ.

Oui...

ADRIENNE.

Eh bien ! mais, dites-lui que l'on verra, que l'on s'en occupera.

BOISTULBÉ.

Un de ces jours ?

ADRIENNE.

Oui... quand nous aurons une minute à nous. Là-dessus je me sauve... Je vais à l'Hôtel-Continental voir dans quel salon nous donnerons cette fête de bienfaisance que nous sommes en train d'organiser... Ah ! à propos (Elle sonne. Entre Augustin.) On vous a donné des gâteaux, n'est-ce pas des... gâteaux, du vin de madère?...

AUGUSTIN.

Oui, madame.

ADRIENNE.

Il faudra mettre tout cela ici, sur cette table... vous vous ferez aider par Victorine.

AUGUSTIN.

Bien, madame.

Il sort.

ADRIENNE.

C'est pour ces dames qui doivent venir à cinq heures... Au revoir ! Je suis sûre que si notre oncle était là, il trouverait mauvais que je sorte comme cela, sans vous, il ne comprendrait pas les charmes de cette indépendance. Le

plaisir que nous éprouvons à nous quitter, à nous retrouver avec une bonne poignée de main.

Elle lui donne une poignée de main.

BOISTULBÉ.

En camarades!...

ADRIENNE.

Oui, en camarades, en bons camarades!... A tout à l'heure.

BOISTULBÉ.

A tout à l'heure! (Adrienne sort.) Elle me dit où elle va, elle; mais, moi, si elle m'avait demandé d'où je venais, je n'aurais pas pu lui dire que je venais du square Montholon (Les domestiques paraissent.) et que j'y étais allé pour rencontrer la femme de chambre de mademoiselle Sydonie Gavard... Imaginez-vous que... (Entrent les domestiques Augustin et Victorine apportent des gâteaux, une bouteille qu'ils posent sur la table, etc.) Ah! bien non! Pas devant les domestiques, jamais devant les domestiques.

Il entre chez lui.

SCÈNE II

AUGUSTIN, VICTORINE.

AUGUSTIN.

Vous ne me parlez pas, mademoiselle Victorine. Vous m'en voulez?

VICTORINE.

Je ne vous en veux pas; mais, là, vrai, vous avez une drôle d'opinion des femmes... peut-on vous demander dans quel livre vous avez appris à les connaître?...

AUGUSTIN, montrant un journal sur la table,

Là dedans... tenez... dans la *Gazette des Tribunaux*.

VICTORINE.

Malhonnête!...

AUGUSTIN.

C'est là que l'on en trouve, des documents!...

VICTORINE.

Eh bien! moi, je ne suis pas de votre avis! Si madame est comme ça avec monsieur, je crois que c'est tout bonnement parce que c'est son caractère...

AUGUSTIN.

Des bêtises. Si madame est comme ça avec monsieur, c'est qu'il y a quelque part un autre monsieur.

VICTORINE.

Taisez-vous, voici quelqu'un!

Entre des Platanes.

SCÈNE III

LES MÊMES, DES PLATANES.

DES PLATANES, un peu gauche.

Vous n'avez pas vu ma sœur?

AUGUSTIN, à part.

Monsieur le vicomte des Platanes! (Haut.) Non, monsieur le vicomte, non, madame de Château-la-Dèche n'est pas encore venue.

DES PLATANES.

Et madame? Est-ce qu'elle est chez elle, madame?

VICTORINE.

Madame vient de sortir.

DES PLATANES, désappointé.

Ah! Est-ce qu'il ne doit pas y avoir une réunion?

VICTORINE.

Si fait, monsieur le vicomte, ces dames doivent se réunir à cinq heures pour s'occuper de cette fête de bienfaisance.

DES PLATANES.

C'est bien, je reviendrai. Au revoir, Victorine!

VICTORINE.

Au revoir, monsieur le vicomte!

Des Platanes sort.

SCÈNE IV

AUGUSTIN, VICTORINE, puis COTENTIN.

VICTORINE.

Selon vous, alors, madame aurait un amant?...

AUGUSTIN.

Je ne dis pas qu'elle ait... Je dis que si elle n'a pas... elle ne tardera pas à avoir...

VICTORINE.

Qui serait-ce donc?

AUGUSTIN.

Je ne sais pas... Peut-être ce petit bonhomme qui sort d'ici...

VICTORINE.

Le petit des Platanes.

AUGUSTIN.

Pourquoi pas? Il est fou de madame, et c'est un jeune homme du meilleur style.

Entre Cotentin.

COTENTIN.

Bonjour, mes enfants.

VICTORINE.

Bonjour, monsieur.

COTENTI .

M. Boistulbé est là?

AUGUSTIN.

Oui, monsieur!

COTENTIN.

Faites-moi l'amitié d'aller lui dire que le cousin Cotentin... c'est bien comme ça que vous m'appellez, pas vrai?

VICTORINE.

Oh! monsieur, nous ne nous permettrions pas...

COTENTIN.

Si fait, si fait, vous vous permettez très bien, et je ne vous en veux pas. Cotentin est mon nom, je suis le cousin de madame, il est donc tout naturel que vous m'appeliez...

Faites-moi le plaisir d'aller dire à monsieur que je désire lui parler.

AUGUSTIN.

Tout de suite, monsieur!

Il sort.

COTENTIN.

Je suis seul! (S'apercevant que Victorine n'est pas sortie.) Tiens! non... Je ne suis pas seul... Victorine, ma chère demoiselle Victorine...

VICTORINE.

Monsieur...

COTENTIN.

Est-ce que vous en avez pour longtemps encore?

VICTORINE.

J'ai fini, monsieur.

COTENTIN.

Vous avez fini?

VICTORINE.

Oui.

COTENTIN.

Alors ma chère demoiselle...

VICTORINE.

Je m'en vais, monsieur, je m'en vais...

Elle sort à gauche.

COTENTIN.

Je suis seul. (Il tire de son portefeuille une photographie.) C'est son portrait, le portrait de Nini. De son vrai nom : elle s'appelle

Sydonie Gavard, mais, pour moi seulement, c'est Nini. (Il le couvre de baisers.) C'est pour pouvoir l'embrasser à mon aise que j'ai tenu à rester... Je ne pouvais pas devant les domestiques.

Entre Boistulbé. Cotentin cache le portrait de Nini.

SCÈNE V

COTENTIN, BOISTULBÉ.

BOISTULBÉ.

Ça va bien, cousin !

COTENTIN.

Très bien, mon cher, et vous ?

BOISTULBÉ.

Moi aussi. Vous venez chercher Adrienne pour lui proposer quelque partie ?

COTENTIN.

Non, aujourd'hui, c'est à vous que je désire parler.

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

COTENTIN.

Bien des choses, mais procédons par ordre. D'abord, je vous apporte vingt-cinq obligations du chemin de fer de Lyon.

BOISTULBÉ, riant.

Encore ?

COTENTIN.

Oui. Vous mettrez ça dans votre caisse avec le reste.

BOISTULBÉ.

Quelle drôle de manie vous avez d'apporter vos valeurs chez moi. (S'éloignant de la table.) Pourquoi ne les gardez-vous pas chez vous ?

COTENTIN.

Par prudence, mon ami, par prudence !

BOISTULBÉ.

Vous craignez que mademoiselle Nini...

COTENTIN.

Qu'est-ce que vous avez dit ?

BOISTULBÉ.

J'ai dit : Vous craignez que mademoiselle Nini...

COTENTIN.

Par exemple !

BOISTULBÉ.

Non ?

COTENTIN.

On voit bien que vous ne la connaissez pas...

BOISTULBÉ.

Ça, c'est vrai, je ne la connais pas ; je vous ai entendu parler d'elle souvent, très souvent... mais je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue...

COTENTIN.

Si vous l'aviez vue, ne fut-ce qu'une minute, vous n'auriez pas dit ce que vous venez de dire... Non, ce n'est pas d'elle que j'ai peur... C'est de moi... Je suis bon, mon ami...

BOISTULBÉ.

Il n'y a pas de mal à ça...

COTENTIN.

Si, il y en a... Je suis trop bon... quand je viens de déjeuner, surtout j'ai l'habitude de déjeuner tout seul... Une bonne bouteille de sauterne, mon café, deux ou trois petits verres. Tout en déjeunant, je lis mes journaux. J'y vois, qu'il y a un tas de malheureux, de pauvres vieilles femmes sans ressources, des badigeonneurs qui se laissent tomber... Ça me met dans un état...

BOISTULBÉ.

L'effet des petits verres...

COTENTIN.

Oui... il me vient des idées folles ! Je rêve de porter secours à tout le monde, positivement, si mon argent était chez moi, je serais capable... heureusement... malheureusement, je veux dire... Non, je disais bien... heureusement mon argent n'est pas chez moi, il est chez vous... Alors, la crainte de vous déranger, vous comprenez, ça me donne le temps de me remettre.

BOISTULBÉ.

Je comprends. Vingt-cinq obligations, vous m'avez dit ?

COTENTIN.

Oui... avec soixante-quinze que vous avez déjà... ça fait cent...

BOISTULBÉ.

N'ayez pas peur, j'ai une liste de tout ce que vous me remettez...

COTENTIN.

Moi aussi ; elle est solide, votre caisse

Il vient de prendre une carte dans sa poche.

BOISTULBÉ.

Très solide, et il y a un pistolet de sûreté. (A part.) Chargé à poudre seulement.

COTENTIN.

Autre chose maintenant...

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce que vous tenez là ?... Encore des valeurs ?

COTENTIN, mystérieux.

Non...

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce que c'est ?

COTENTIN.

Mettez ça dans votre poche et venez ici. Vous m'avez dit que le jour où il y aurait dans le joli monde, une fête un peu carabinée, je vous ferais plaisir...

BOISTULBÉ.

En me faisant inviter, oui... je vous l'ai dit. Eh bien ?

COTENTIN.

Eh bien ! ce soir même, Adélaïde de Valgeneuse réunit quelques intimes et voici votre invitation...

BOISTULBÉ, la prenant.

Adélaïde de Valgeneuse...

COTENTIN.

Oui, vous voyez... avec sa devise : « *Labor improbus*, madame Adélaïde de Valgeneuse prie mons... »

BOISTULBÉ, lisant.

« On s'amusera ferme... »

COTENTIN.

Et ferme est souligné... On sait ce que ça veut dire quand il s'agit d'une fête donnée par Adélaïde de Valgeneuse.

BOISTULBÉ.

L'orgie, alors...

COTENTIN.

Oui, l'orgie avec toutes ses fureurs.

BOISTULBÉ.

Fichtre...

COTENTIN.

Ça vous fait peur?

BOISTULBÉ.

Non! Est-ce que je peux amener une dame?

COTENTIN.

Parfaitement. Qui amèneriez-vous?

BOISTULBÉ.

Oh! elle n'est pas connue encore, mais elle le sera...

Une enfant simple, naïve et jolie! (Cotentin lui serre la main.) Ne me félicitez pas, je ne le mérite pas encore.

COTENTIN.

J'attendrai!

BOISTULBÉ.

Imaginez-vous qu'elle a pour seigneur et maître, une espèce de bourgeois stupide.

COTENTIN.

Je le vois d'ici!

BOISTULBÉ.

Qui l'ennuie; qui l'assomme... et cependant, elle hésite à le planter là...

COTENTIN.

Est-il possible?

BOISTULBÉ.

Mais, j'espère qu'aujourd'hui même, elle s'y décidera. Elle doit aller ce soir... (Je sais cela par la femme de chambre), elle doit aller ce soir à six heures, consulter une tireuse de cartes, madame Eugène, pour demander au destin si, décidément, elle doit me préférer...

COTENTIN.

Au bourgeois stupide...

BOISTULBÉ.

Oui... Alors, vous comprenez... C'est à six heures que la personne doit aller chez madame Eugène; j'y vais, moi, à cinq heures et demie!.. J'obtiens de cette brave dame qu'elle fasse parler les cartes en ma faveur.

COTENTIN.

Et la personne est à vous?...

BOISTULBÉ.

Et la personne est à moi!... Je la conduis chez madame Valgeneuse, et je vous la présente, car vous serez là, je pense...

COTENTIN, riant.

J'en ai l'espoir...

BOISTULBÉ.

Vous amènerez mademoiselle Nini?

COTENTIN, changeant de visage.

Qu'est-ce que vous avez dit?

BOISTULBÉ.

Mais je vous ai demandé si...

COTENTIN.

Comment ! Vous savez qu'Adélaïde de Valgeneuse est une cocotte... et vous admettez que je puisse conduire mademoiselle Nini...

BOISTULBÉ.

J'ai eu tort, cousin.

COTENTIN, indigné.

Ah !

BOISTULBÉ.

J'ai eu tort, mais que voulez-vous, je la connais pas, je vous le répète, et j'ai tant envie de la connaître...

COTENTIN.

Peut-être un jour consentirai-je à vous la laisser voir... Nous choisirons un endroit convenable.

BOISTULBÉ.

L'Opéra-Comique ?

COTENTIN.

Si vous voulez... mais, je vous en prie, ne parlez plus aussi légèrement d'une personne qui a droit à tous les égards.

Il va prendre son chapeau.

BOISTULBÉ.

Je vous le promets. Elle finira tard, la fête de madame de Valgeneuse ?

COTENTIN.

A huit heures du matin, ou à neuf... Comment allez-vous vous y prendre avec Adrienne ?

BOISTULBÉ.

Oh ! je ne suis pas embarrassé... J'inventerai quelque partie de chasse...

COTENTIN.

Et cela suffira ?

BOISTULBÉ.

Parfaitement...

COTENTIN.

Eh bien ! avec Nini ce sera un peu moins facile.. Sommes-nous canailles, tout de même... Sommes-nous canailles d'être canailles comme ça ? Mais qu'est-ce que vous voulez... Quand on est invité chez madame Adélaïde de Valgeneuse.

BOISTULBÉ.

Quand sur la carte d'invitation il y a qu'on s'amusera ferme...

COTENTIN.

Et quand c'est souligné...

BOISTULBÉ.

A ce soir, cousin!

COTENTIN.

A ce soir!

Il sort.

Boistulbé sonne.

SCÈNE VI

BOISTULBÉ, AUGUSTIN.

BOISTULBÉ.

Vous préparerez une valise, Augustin... Vous mettrez un habit... des cravates blanches...

AUGUSTIN.

Accompagnerai-je monsieur?

BOISTULBÉ.

Non, c'est inutile.

AUGUSTIN.

Bien, monsieur.

Il sort.

Resté seul, Boistulbé regarde son invitation; puis il fait un pas comme s'il allait rentrer chez lui; puis il s'arrête et revient vers le public.

BOISTULBÉ.

Eh bien !... Non, vous avez raison... on ne trompe pas sa femme aussi simplement... aussi froidement. C'est dur,

comme ça... Ça n'est pas drôle ! Je sens que je vous dois une explication... je vais vous la donner : J'ai épousé Adrienne, il y a environ dix-huit mois. J'avais encore, au moment de mon mariage, une naïveté qu'avaient à peine effleurée quelques baisers, donnés de ci, de là, dans les coins... à la femme de chambre de ma mère, une délicieuse soubrette de quarante-deux ans. Aussi quand on me proposa de me marier, je vous prie de croire que je ne dis pas non... J'adorais Adrienne... Le mariage se fit. Avec quelle impatience j'attendais cette heure charmante. On prétend qu'en ménage, le bonheur de toute la vie dépend de cette heure-là... Elle sonna enfin ! Ma femme et moi, nous étions seuls ! Le lendemain matin, Adrienne me déclara qu'elle m'aimait... d'amitié !... Qu'est-ce que vous voulez, elle est comme ça... les douceurs du foyer la laissent indifférente... elle ne les comprend pas... et jusqu'à présent j'ai essayé vainement... Ce n'est pas qu'elle refuse de m'écouter quand je m'efforce de les lui faire comprendre ! Oh ! non... Adrienne n'est pas ridicule... Vous tenez à vous expliquer, mon ami ?... C'est bien, expliquez-vous !... Mais en même temps, elle prend un air si triste, si désolé, si navré, que, malgré moi, je suis le premier à lui dire : « N'en parlons plus, mignonne, va t'amuser... » Elle ne se le fait pas dire deux fois... Vite, un mot au cousin Cotentin... et ils s'en vont ensemble courir les cafés-concerts, les baraques de la fête de Neuilly... cela ou autre chose... le plus innocemment du monde... bien entendu... Moi, pendant ce temps-là, je suis libre d'aller où bon me semble... Voilà la situation... Alors, qu'est-ce que vous voulez ? je me suis mis à faire la fête... J'ai rencontré mademoiselle Sydonie Gavard ; mais je vous assure que j'y renoncerais tout de suite, à mademoiselle Sydonie Gavard et à la fête... Oh ! oui, j'y renoncerais tout de suite si Adrienne faisait mine de renoncer à sa camaraderie ; mais il n'y a pas de danger !... Ainsi, tenez... je vais lui annoncer que je pars pour la chasse... il y a des femmes

que cela ennuiérait, n'est-ce pas ; qui feraient des objections... Mais elle... Justement, la voilà ! Vous allez voir si elle fera des objections... Vous allez voir.

Entre Adrienne.

SCÈNE VII

ADRIENNE, BOISTULBÉ.

ADRIENNE.

Je viens de rencontrer le cousin Cotentin... Je lui ai dit de venir me prendre un de ces jours pour aller faire un tour en ballon...

BOISTULBÉ, à part.

Voilà... moi, pendant ce temps-là, si j'ai envie de faire une promenade sur le bateau à vapeur du cercle... elle, en haut... moi, en bas...

ADRIENNE.

Il m'a dit, lui, que vous alliez être obligé de me quitter...

BOISTULBÉ.

En effet...

ADRIENNE, tout en se débarrassant de son manteau et de son chapeau.

Vous allez chasser... Chez qui allez-vous ?

BOISTULBÉ.

Je vais chez... Cotentin ne vous a pas dit...

ADRIENNE.

Non...

BOISTULBÉ.

Je vais à Gisors, chez les Bobinard...

ADRIENNE.

Vous leur direz bien des choses aux Bobinard.

BOISTULBÉ.

Je n'y manquerai pas. (A part, au public.) Vous voyez, pas la moindre objection.

ADRIENNE.

Par quel train partez-vous?

BOISTULBÉ.

Par le train de cinq heures.

ADRIENNE.

Et vous revenez?

BOISTULBÉ.

Demain matin...

ADRIENNE.

Comment, demain matin... à quelle heure chassez-vous donc?

BOISTULBÉ.

Je veux dire demain dans l'après-midi... L'après-midi, j'appelle ça le matin.

ADRIENNE.

A la bonne heure!

BOISTULBÉ.

Et puis, vous savez... que je n'y tiens pas autrement, moi, à cette chasse... et si cela vous ennuyait...

ADRIENNE.

Et pourquoi cela m'ennuierait-il de vous voir faire une chose qui vous amuse ? Liberté complète, mon cher... c'est dans notre traité.

BOISTULBÉ.

Oui, je sais bien... Camarades... (Poignée de main.) mais enfin, si tu préférerais...

ADRIENNE.

Oh ! oh ! nous nous disons : tu...

BOISTULBÉ.

Le grand mal !

ADRIENNE.

Certes non, le mal n'est pas grand... mais enfin, c'est bon dans les moments d'expansion, ces choses-là !

BOISTULBÉ.

Dans les moments d'expansion...

ADRIENNE.

Oui.

BOISTULBÉ.

Ils sont si rares, nos moments d'expansion... Je ne sais si tu l'as... si vous l'avez remarqué. Mais ils sont tout à fait rares, nos moments d'expansion...

ADRIENNE.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

BOISTULBÉ.

Mais ça veut dire...

ADRIENNE.

Quoi, voyons...

BOISTULBÉ.

Adrienne !

ADRIENNE.

Eh bien ?

BOISTULBÉ.

Au lieu d'aller à la chasse, pourquoi ne resterais-je pas près de toi ? Nous passerions une bonne petite heure au coin du feu... C'est si bon, de temps à autre, le coin du feu... Tu ne trouves pas, dis... Vous ne trouvez pas...

ADRIENNE.

C'est la lettre de notre oncle qui vous fait parler comme ça...

BOISTULBÉ.

Quand ça serait ! Elle n'est pas si bête, après tout, cette lettre...

ADRIENNE.

Je ne dis pas qu'elle soit précisément bête...

BOISTULBÉ.

Adrienne...

ADRIENNE.

Eh bien ! mon Dieu, que tu es laid... que tu fais une drôle de grimace quand tu avances les lèvres pour embrasser !

BOISTULBÉ, un peu vexé.

Vraiment ?

ADRIENNE.

Oh ! oui...

BOISTULBÉ.

Montre-moi comment il faut faire, je me corrigerai.

ADRIENNE.

Voyons, je t'en prie...

Entre Augustin.

AUGUSTIN.

Madame de Château-la-Dèche!

ADRIENNE.

Sapristi... Notre réunion de cinq heures! (A Boistulbé.) Vous me faites tout oublier, vous, avec vos bêtises!... (Allant au devant d'Isaure.) Cette chère Isaure!

ISAURE.

Ma chère Adrienne...

ADRIENNE.

C'est gentil à vous d'arriver la première!

SCÈNE VIII

BOISTULBÉ, ADRIENNE, ISAURE.

ISAURE, serrant la main de Boistulbé.

Est-ce qu'il va assister à la séance... Nous pourrions le prendre comme secrétaire...

ADRIENNE.

Et cela lui ferait le plus vif plaisir, j'en suis bien sûre!... mais il ne peut pas... il part.

ISAURE.

Comment, il part?

ADRIENNE.

Oui, il va chasser à Gisors, chez les Bobinard... Il prend le train de cinq heures... (A Boistulbé.) Vous avez à peine le temps de vous préparer, mon ami...

BOISTULBÉ.

C'est vrai, ma foi ! J'ai à peine le temps ! (Saluant Isaure.) Chère madame... (A part, au public.) Pas la moindre objection, vous voyez, pas la moindre objection !...

Il sort.

SCÈNE IX

ISAURE, ADRIENNE.

ISAURE.

Et quand revient-il ?

ADRIENNE.

Demain soir...

ISAURE.

Vous laissez votre mari s'en aller comme ça pendant vingt-quatre heures ?

ADRIENNE.

Ça l'amuse d'aller à la chasse, et nous avons l'habitude, mon mari et moi, de nous laisser réciproquement faire ce qui nous amuse...

ISAURE.

Dites-moi, ma chère?

ADRIENNE.

Ma chère...

ISAURE.

Vous l'aimez, votre mari ?

ADRIENNE.

Il n'a pas de meilleur ami que moi.

ISAURE.

Ce n'est pas cela que je veux dire.

ADRIENNE.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

ISAURE.

C'est que c'est un peu... nous sommes bien seules, au moins ?

ADRIENNE.

Parfaitement, mais nous ne le serons pas longtemps... ces dames vont arriver.

ISAURE.

Je veux dire... lorsqu'il passe par la tête de votre mari de se montrer... empressé...

ADRIENNE.

Oh !

ISAURE.

Hé !

ADRIENNE, souriant, avec un peu d'embarras.

Mais, en vérité...

ISAURE.

Ces jours-là, pas vrai, vous aimez tout autant qu'il parte pour la chasse ?

ADRIENNE.

Vous voulez que je sois franche ?

ISAURE.

Je vous en prie, ma chère, je vous en prie, à mains jointes.

ADRIENNE.

Eh bien ! oui... là... j'aime autant...

ISAURE.

A la bonne heure !... En voilà donc une qui dit ce qu'elle pense !... Moi, ma chère, je suis absolument comme vous.

ADRIENNE.

Vraiment ?

ISAURE.

Parole d'honneur ! mon mari m'est devenu tout à fait insupportable... à partir du jour... où j'ai aimé Édouard...

ADRIENNE, sautant.

Mais ce n'est pas ça du tout, moi... Je n'aime pas d'Édouard, moi... Je n'aime aucune espèce d'Édouard !

ISAURE.

Allons donc !

ADRIENNE.

Mais non, je vous assure.

ISAURE.

Moi non plus, au moins, moi non plus... C'était un piège que je vous tendais... Vous n'y êtes pas tombée...

ADRIENNE.

Et je n'ai aucun mérite à n'y pas tomber. Qu'est-ce que je ferais d'un Édouard, mon Dieu... Je ne vous dirai pas précisément que ce que vous appelez l'amour, me paraît être ce qu'il y a de moins drôle dans le mariage... Non... Ce serait aller trop loin ! Mais je vous avouerai que ce qui me charme surtout, c'est la liberté que nous donne le titre de femme mariée... C'est le plaisir d'aller de temps en temps dîner au Café Anglais, rougir au théâtre du Palais-Royal et nous faire manquer de respect au bal de l'Opéra... A la bonne heure, c'est gai cela... c'est amusant... Mais quant au reste, comme dit M. de Lafontaine... Eh bien... là, vrai, le reste... Que voulez-vous y faire... Je suis comme ça.. il faut bien admettre les exceptions... Presque tous les hommes fument, n'est-ce pas?... Il y en a cependant qui ne fument pas... Eh bien, moi...

ISAURE.

La fumée des autres ne vous incommode pas, au moins

ADRIENNE.

Oh ! non... Quant à cela non!...

ISAURE.

A la bonne heure!... Alors, si vous appreniez que votre mari vous trompe, cela vous serait égal ?

ADRIENNE.

Comment ? Mais, certainement non, cela ne me serait pas égal ! En voilà une idée!...

ISAURE.

Cependant, puisque...

ADRIENNE.

Quel rapport y a-t-il ? Est-ce que vous vous figurez que

mon amitié n'est pas jalouse? Si j'apprenais... Ah! bien, on en verrait de drôles...

ISAURE.

La logique pourtant...

ADRIENNE.

Je m'en moque pas mal, de la logique! Pourquoi m'avez-vous dit ça? Vous savez quelque chose!... Dites-moi ce que vous savez?...

ISAURE.

Mais, je ne sais rien...

ADRIENNE.

Il est là, mon mari, je vais l'appeler.

ISAURE, l'arrêtant.

Je ne sais rien... Je vous jure! je ne sais rien du tout.

ADRIENNE, se calmant avec peine,

Ah! bien... Vous m'avez fait une peur... Si mon mari me trompait... Ah!

ISAURE.

Prenez garde, il y a là quelqu'un... on parle...

ADRIENNE, sonnant.

Pourquoi n'entre-t-on pas, alors? (Entre Augustin.) Qui donc était là?

AUGUSTIN.

C'était le petit... C'était M. le vicomte des Platanes, madame... Il m'a demandé si j'avais vu sa sœur?...

ISAURE.

Hé!...

AUGUSTIN, à Isaure.

Je lui ai répondu que oui... que madame venait justement d'arriver. Alors, M. le vicomte est parti.

ADRIENNE.

Comment, il est parti?

AUGUSTIN.

Oui, madame.

ADRIENNE.

C'est bien.

Augustin sort.

ISAURE.

Pas d'Édouard, vraiment? Pas le moindre petit Édouard?

ADRIENNE.

Mais non... je vous assure...

ISAURE.

Moi non plus, vous savez, moi non plus...

ADRIENNE.

Pour le coup, voici ces dames!

Entrent mesdames de Folle-Avoine (Léonie) et Lerémouleur (Juliette).

SCÈNE X

LES MÊMES, LÉONIE, JULIETTE, puis BERTHE,
puis EMMA et LOUISE.

ADRIENNE.

Ma chère Léonie... (A Juliette.) Madame...

LÉONIE.

Bonjour, ma chère. Vous savez la nouvelle...

ADRIENNE.

Non, quelle nouvelle?

JULIETTE.

La jolie madame Potet...

ISAURE.

Eh bien?

JULIETTE.

Enlevée...

ADRIENNE.

Par exemple!

LÉONIE.

Oui, ma belle, enlevée depuis hier...

ADRIENNE.

Et par qui?

JULIETTE.

Par son cousin, le vicomte Agénor...

ISAURE.

Est-ce possible? Et comment cela s'est-il fait?

JULIETTE.

Hier, ils se sont rencontrés au Bois, la jolie madame Potet a fait à son cousin un petit signe, comme ça...

ADRIENNE.

Et après...

LÉONIE.

Après, ils se sont rejoints derrière les baraques du champ

de courses, la petite femme est montée dans le coupé du petit monsieur, ils sont allés en voiture jusqu'à Versailles et de là en Bretagne, par le chemin de fer...

ADRIENNE.

En Bretagne, ma chère...

LÉONIE.

Oui, ma chère, en Bretagne...

ISAURE.

Une femme qui avait l'air de tant aimer son mari et d'aimer si peu son cousin.

JULIETTE.

Justement, elle avait l'air d'aimer son mari, elle ne l'aimait pas. Elle avait l'air de ne pas aimer son cousin, et elle l'adorait.

LÉONIE.

C'est inimaginable, pas vrai. Ce serait moi qui me serais fait enlever que ça ne m'étonnerait pas davantage.

ADRIENNE, en riant.

Moi, ça m'étonnerait moins !

LÉONIE.

Qu'est-ce que vous dites ?

ADRIENNE.

Rien, rien...

JULIETTE.

Est-ce qu'il n'y a pas de petits pains au foie gras ?

ADRIENNE, remontant.

Si fait, chère madame, là, tenez...

Entre Berthe.

BERTHE.

Bonjour, mesdames,

ADRIENNE.

Bonjour, Berthe!

LES QUATRE FEMMES.

Bonjour, ma chère...

ADRIENNE.

Comme c'est gentil à vous d'être venue...

BERTHE.

Je parierais que vous étiez en train d'en parler...

ISAURE.

De quoi?

BERTHE.

De l'enlèvement de la jolie madame Potet...

JULIETTE.

Justement nous en parlions...

BERTHE.

Mais savez-vous la vérité, la vraie vérité?

ADRIENNE.

Quelle est-elle la vraie vérité?

BERTHE.

Par qui croyez-vous qu'elle a été enlevée?

LÉONIE.

Par son cousin...

BERTHE.

Pas du tout... Elle a été enlevée par un garçon de café.

LES FEMMES.

Oh!

BERTHE.

Un garçon sculptural... qui sert dans un café où l'on va prendre des glaces tous les soirs... Elle s'en faisait apporter dans sa voiture... Avant-hier, en payant, en rendant le plateau, elle a collé une lettre dessous...

JULIETTE.

Sous le plateau...

BERTHE.

Oui.

ISAURE.

Comment l'a-t-elle collée... avec un pain à cacheter?

BERTHE.

Est-ce que je sais, moi... si on épluche comme ça chaque détail, il n'y a pas moyen de raconter...

ADRIENNE.

Elle a collé une lettre sous le plateau. Voilà!...

BERTHE.

Oui, et dans cette lettre il y avait : Si vous m'aimez ne rapportez pas la monnaie...

LES FEMMES.

Eh bien?

BERTHE.

Eh bien, le garçon n'a pas rapporté la monnaie, et le lendemain, qui était hier, ils sont partis tous les deux pour l'Auvergne.

ADRIENNE.

Pour l'Auvergne? Pourquoi en Auvergne?

BERTHE.

Parce que le garçon de café a de la famille de ce côté-là.

Entrent Emma et Louise.

EMMA.

Nous sommes en retard?

ADRIENNE.

Mais pas du tout, pas du tout... venez donc...

ISAURE.

Est-ce que vous la savez, vous, l'histoire de la jolie madame Potet?

LOUISE.

Certainement, nous la savons...

EMMA.

Et mieux que vous, probablement; car nous savons, nous, la vraie vérité... Par qui vous a-t-on dit qu'elle avait été enlevée.

BERTHE.

Par un garçon de café?

LOUISE.

Non...

LÉONIE.

Par son cousin, le vicomte Agénor?

LOUISE.

Non plus...

TOUTES LES FEMMES.

Par qui alors, par qui?

LOUISE.

Par son mari, tout uniment...

LES FEMMES, désappointées et incrédules.

Ah !

EMMA.

Mon Dieu, oui, mesdames... Hier, ils s'étaient donné rendez-vous devant la cascade... Ils y sont arrivés chacun de leur côté, et, de là, ils sont partis pour aller dîner ensemble à Saint-Germain... voilà toute l'histoire...

BERTHE.

C'est vrai, ça ?

EMMA.

C'est absolument vrai.

ISAURE.

C'est dommage, ça finit mal...

ADRIENNE

Enfin, espérons que nous serons plus heureuses une autre fois...

LOUISE.

Là-dessus, nous partons... Nous allons chez la grande couturière... C'est l'heure à laquelle il vient des actrices.

TOUTES LES FEMMES, excepté Adrienne.

Attendez-nous, nous partons avec vous...

ADRIENNE.

Comment, vous partez'... Je croyais, moi, que nous nous étions réunies pour quelque chose.

BERTHE.

Tiens, c'est vrai... Je n'y pensais plus, ma foi...

LES FEMMES.

Ni moi, ni moi...

ADRIENNE.

N'ayez pas peur, ce que nous avons à dire peut se dire en deux mots... Nous allons donner une fête de bienfaisance, pas vrai, une fête de bienfaisance, au profit de l'OEuvre des Incorrigibles... Que voulons-nous? Qu'il y vienne du monde à notre fête... Beaucoup de monde et du joli... Il s'agit donc d'avoir des idées et d'imaginer des attractions... Oh! mais là, des attractions...

JULIETTE.

Je me souviens que, l'année dernière, je suis allée à Alger avec mon mari... nous avons été voir des ombres chinoises.

ADRIENNE.

Oh! mais il paraît que c'est une horreur!

JULIETTE.

Je ne me rappelle pas du tout, il faisait très noir...

ISAURE.

Non, pas d'ombres chinoises!... Je propose une brasserie avec un tonneau de bière; un tonneau de champagne...

JULIETTE.

Oh! c'est bien fade!

LES DAMES.

Mais si... mais si... Très bien!

ADRIENNE.

La brasserie est-elle adoptée !

LES DAMES.

Oui... oui...

ISAURE.

Et si vous voulez bien, la patronne de la brasserie, ce sera moi...

ADRIENNE.

Avec Édouard pour premier garçon ?

ISAURE.

Mais non, mais non...

ADRIENNE.

Je proposerai un jeu de quilles... On mettrait aux quilles des têtes de personnages connus... de personnages politiques surtout... Il y a un tas de gens que ça amusera de taper sur le centre gauche... Ça n'est pas dangereux et ça vous a un petit chic réactionnaire...

LES DAMES.

Oui... oui... adopté... le jeu de quilles !

ADRIENNE.

A qui le jeu de quilles ? (A Léonie.) En voulez-vous ?...

LÉONIE.

Parfaitement ; il nous faudrait aussi une boutique de tireuse de cartes...

ADRIENNE.

Très bonne idée, la tireuse de cartes... mais qui est-ce qui sera...

BERTHE.

Vous, ma chère...

ADRIENNE.

Moi?...

EMMA.

Mais oui, mais oui... Il n'y a que vous qui ayez assez d'aplomb...

ADRIENNE.

Bien obligée... mais je ne sais pas tirer les cartes...

ISAURE.

Vous apprendrez... Voyons, qu'est-ce qu'il nous faudrait encore... Des chevaux de bois, voulez-vous?

JULIETTE.

Oui... oui... des chevaux de bois, que l'on fait aller soi-même, en se levant comme ça, et en se laissant retomber...

ADRIENNE.

Vous vous en chargez des chevaux de bois?

JULIETTE.

Très volontiers.

ADRIENNE.

Adjugé les chevaux de bois, et pour finir, nous aurons une loterie... la grande loterie dont on ne peut pas se passer... avec un homme d'esprit sur l'estrade, pour taper du tambour, jouer du fifre... et eng... gager le public à prrrendre des billets...

LOUISE, montrant Emma.

C'est notre affaire à nous deux, la grande loterie...

BERTHE.

A nous trois, si vous voulez bien m'accepter...

EMMA.

Je crois bien...

BERTHE.

Je tâcherai d'amener le clown du cirque avec son petit cochon...

ADRIENNE.

Eh bien, vous voyez, c'est fini...

EMMA.

Partons alors, vite, vite...

LÉONIE.

C'est vrai qu'à cette heure-ci on voit des actrices chez la grande couturière ?

EMMA.

Oui, ma chère... On cause avec elles...

LÉONIE.

Vraiment ?

EMMA.

Oui... on s'approche d'elles, on les pousse un peu... très peu, et on leur dit : Pardon, mademoiselle. Elles vous répondent : Comment donc, madame ! C'est charmant...

ISAURE.

Au revoir, Adrienne.

ADRIENNE.

Au revoir, mesdames... A demain, n'est-ce pas, pour continuer d'organiser ?...

LES DAMES.

Oui... oui... à demain...

ADRIENNE ET LES DAMES.

Ma chère, ma belle... chère madame... chère madame...
etc., etc.

Salutations, poignées de main et départ de toutes les amies d'Adrienne.

SCÈNE XI

ADRIENNE, BOISTULBÉ.

ADRIENNE.

Tireuse de cartes... ça peut être amusant... un joli costume, une installation originale...

Entre Boistulbé en costume de chasse.

BOISTULBÉ.

Je viens de recevoir une dépêche de notre oncle de Bel-combat...

ADRIENNE.

Encore... (Parlant comme une personne qui pense à autre chose.) Et qu'est-ce qu'elle dit, cette dépêche?

BOISTULBÉ, lisant.

« Tachez autant que possible que ce soit un garçon. »

ADRIENNE.

Eh bien ! il choisit bien son moment... quand j'ai la tête en feu... quand je suis dans tous mes états...

BOISTULBÉ.

Toujours à propos de cette fête ?

ADRIENNE.

Oui... toujours... C'est bien vrai, au moins, que vous allez à la chasse ?

BOISTULBÉ.

Mais sans doute...

ADRIENNE.

Savez-vous ce que l'on a essayé de me faire entendre ?... Que vous étiez homme à abuser de ma confiance, à me tromper !

BOISTULBÉ.

Cela n'est pas, Adrienne... Non, cela n'est pas... Mais si vous tenez à ce que je reste pour vous prouver...

ADRIENNE.

Par exemple !... Est-ce que je serais aussi tranquille que je le suis, si je croyais... Je vous étranglerais, mon doux ami... oui... je vous étranglerais... ou bien... (Changeant de ton.) Allez-vous-en, vous allez manquer le train...

BOISTULBÉ.

Vous me renvoyez... décidément ?

ADRIENNE.

Oui... j'ai à penser à un tas de choses et je ne peux pas quand vous êtes là... Embrassez-moi, et allez-vous-en... (Après que Boistulbé l'a embrassée.) Là...

BOISTULBÉ, au public.

Vous voyez... Il n'y a pas moyen... Je m'en vais chez madame Eugène alors, chez madame Eugène, tireuse de

cartes, et de là chez mademoiselle Sydonie Gavard (A Adrienne avant de sortir.) Hé!...

ADRIENNE.

Quoi?

BOISTULBÉ.

Je croyais que vous m'appeliez...

ADRIENNE.

Moi... pas du tout!... A demain, mon chéri!

BOISTULBÉ.

A demain!

Il sort.

ADRIENNE.

Tireuse de cartes! C'est bien simple : Je me ferai raconter un tas de potins sur les gens que je connais... Après cela, je me ferai envoyer lesdites gens dans ma baraque et je les intriguerai ferme... Oui... mais, avant tout, il faudrait avoir l'air de savoir vraiment tirer les cartes, et je ne sais pas.

SCÈNE XII

ADRIENNE, DES PLATANES.

DES PLATANES.

Vous n'avez pas vu ma sœur?

ADRIENNE.

Si fait... Elle sort d'ici...

Des Platanes regarde autour de lui, puis il s'approche d'Adrienne.

DES PLATANES.

Enfin! Je vous trouve seule! Enfin, je vais pouvoir vous dire tout ce qu'il y a dans mon cœur! Adrienne! chère Adrienne...

Il embrasse avec fureur les mains d'Adrienne, celle-ci, distraite, se laisse faire.

ADRIENNE, revenant à elle sur une caresse un peu vive.

Eh bien!... Qu'est-ce que vous faites?

DES PLATANES.

Vous le voyez... je vous aime...

ADRIENNE.

Si vous aviez envie d'apprendre à tirer les cartes, qu'est-ce que vous feriez?

DES PLATANES, ahuri.

Si j'avais envie d'apprendre...

ADRIENNE.

Oui, si vous aviez envie d'apprendre à tirer les cartes, qu'est-ce que vous feriez?

DES PLATANES.

Mais, je n'en ai pas envie...

ADRIENNE.

Mais si vous en aviez envie?

DES PLATANES.

J'irais chez une tireuse de cartes, et je lui dirais de me montrer...

ADRIENNE.

Je vous embrasserais pour cette idée-là... Vous entendez...

Je vous embrasserais... (Des Platanes tend la joue.) Vous en connaissez, vous, des tireuses de cartes?

DES PLATANES.

Non...

ADRIENNE.

Non ?...

DES PLATANES, prenant *le Figaro* sur la table.

Mais, si vous avez envie d'en connaître une, rien de plus facile... Il y a des adresses dans *le Figaro*.

ADRIENNE.

Où ça?... Montrez vite!

DES PLATANES.

Là! Tenez, là...

ADRIENNE, lisant.

« Baby-Polka : Nouvelle danse enfantine... Jeune homme pauvre désire épouser femme riche. » Ça n'est pas ça... Ah! « Cartomancie. » « Chiromancie. » Madame Eugène, n° 227, rue Rochechouart. » Voilà mon affaire... vous avez votre voiture en bas?

DES PLATANES.

Oui... mon petit fiacre au mois... de la Compagnie...

ADRIENNE.

Je le prends, vous voulez bien?

DES PLATANES, transporté.

Je crois bien que je veux bien.

ADRIENNE, remettant son chapeau et son manteau.

Je prends votre voiture, mais je ne vous emmène pas...

DES PLATANES.

Ce serait si gentil pourtant !

ADRIENNE.

Non seulement je ne vous emmène pas... mais je vous défends absolument de me suivre.

DES PLATANES.

Je vous en prie...

ADRIENNE.

Je vous le défends!... Absolument!

DES PLATANES.

C'est bon, je resterai là...

Adrienne sort.

DES PLATANES, continuant.

Ah! mais non, je ne resterai pas là... Ah! mais non!
Moi aussi, je vais chez la tireuse de cartes!...

ACTE DEUXIÈME

UN SALON DE TIREUSE DE CARTES

Porte à deux battants; au fond, à droite et à gauche deux autres portes, près de la porte de droite une fenêtre. — Sur le devant de la scène, le fauteuil et la table de madame Eugène. Sur les murs, divers tableaux comme on en voit chez les cartomancienes; à gauche, sur une commode, un corbeau empaillé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME EUGÈNE, MÉLIE.

MADAME EUGÈNE.

Médor était une assez vilaine bête, j'en conviens... de plus c'était bien le chien le plus désagréable... et mal élevé!... mais, ça ne fait rien, j'y tenais, et je regrette de l'avoir perdu...

MÉLIE.

C'est pas de ça que je vous blâme... Ce dont je vous blâme, c'est de vouloir aller chez une somnambule pour le retrouver... Vous aurez tort...

MADAME EUGÈNE.

Pourquoi aurais-je tort?

MÉLIE.

Vous êtes tireuse de cartes, pas vrai, et pas mal connue... Eh bien, le jour où l'on saura que madame Eugène, tireuse de cartes, est allée chez une somnambule pour un chien qu'elle avait perdu, ça vous fera du tort dans votre profession.

MADAME EUGÈNE.

On ne saura pas que c'est moi. Je me déguiserai...

MÉLIE.

En quoi ?

MADAME EUGÈNE.

En une petite bossue qui marche comme ça... (Elle imite la marche.) Je me suis arrangé un châle avec un coussin dedans, tu verras... une fois que j'aurai ça sur le dos, je défie bien la somnambule...

MÉLIE.

Oui, mais si elle n'a pas assez de luci... luci...

Elle essaie de dire lucidité.

MADAME EUGÈNE.

Lucidité!

MÉLIE.

Oui!... Si elle n'en a pas assez pour vous reconnaître, comment voulez-vous qu'elle en ait assez pour vous dire où est votre chien ?

MADAME EUGÈNE, sévère.

Tu ne crois à rien, Mélie.

MÉLIE.

Je crois pas à grand'chose. (On sonne.) Je m'en vas ouvrir, pas vrai... madame reçoit...

MADAME EUGÈNE.

Certainement je reçois... (Mélie sort.) Eh bien, moi je crois aux somnambules. Je ne crois pas aux tireuses de cartes, mais je crois aux somnambules.

Elle entre chez elle à gauche. Entrent Mélie et Boistulbé par le fond.

SCÈNE II

BOISTULBÉ, MÉLIE.

MÉLIE.

Entrez, monsieur. (Elle se penche pour allumer le feu). C'est-y pour le grand jeu ?

BOISTULBÉ.

Je ne viens pas pour consulter. Je voudrais seulement causer pendant une minute avec madame Eugène.

MÉLIE.

C'est pas pour le grand jeu, alors ?

BOISTULBÉ.

Mais non, puisque je vous dis que je voudrais seulement...

MÉLIE, se relevant sans allumer le feu.

C'est bon, je vas prévenir madame.

Elle entre à gauche chez madame Eugène.

SCÈNE III

BOISTULBÉ, puis MADAME EUGÈNE.

BOISTULBÉ, seul.

Il paraît que lorsque ça n'est pas pour le grand jeu, on n'allume pas... Pourvu qu'elle n'aille pas faire de façons, cette tireuse de cartes, et qu'elle ne me refuse pas le petit service que je viens lui demander...

Entre madame Eugène.

MADAME EUGÈNE.

Ah ça... mais c'est Gaston !

BOISTULBÉ.

Palmyre !... l'ancienne femme de chambre de maman ! Sapristi !

MADAME EUGÈNE.

C'est bien lui... Gaston, mon petit Gaston... (Appelant.) Mélie... Mélie...

Entre Mélie effarée.

MÉLIE.

Quoi qu'il y a ?

MADAME EUGÈNE, montrant Boistulbé.

Le voilà, tu sais, celui dont je te parle si souvent le soir.

MÉLIE.

Après que nous avons fini notre bésigue !

MADAME EUGÈNE.

Oui, le voilà, ce jeune gentilhomme, près de qui j'ai eu l'avantage de me trouver, au moment où il achevait ses études.

MÉLIE.

M'sieu Gaston ?

BOISTULBÉ.

La bonne me connaît !!

MADAME EUGÈNE.

Comment que tu le trouves, hé ?

MÉLIE, embarrassée.

Mais... madame...

MADAME EUGÈNE.

Dis... n'aie pas peur.

MÉLIE.

D'après ce que m'avait dit madame, je l'aurais cru plus étoffé.

MADAME EUGÈNE.

Ah !

MÉLIE.

Oui, d'après ce que m'avait dit madame, je l'aurais cru...

MADAME EUGÈNE.

Tu confonds peut-être...

MÉLIE.

C'est possible...

MADAME EUGÈNE.

Mélie !

MÉLIE.

Madame...

MADAME EUGÈNE.

Laisse-nous, ma fille...

MÉLIE.

Bien, madame.

Elle sort au fond.

BOISTULBÉ, inquiet.

Sapristi...

MADAME EUGÈNE.

N'aie pas peur... N'ayez pas peur, je veux dire, car je sais que maintenant vous êtes marié.

BOISTULBÉ.

Oui.

MADAME EUGÈNE.

Je m'incline et je ne vous demande pas de m'embrasser... (Mouvement de Boistulbé.) Je n'aurais pas été fâchée cependant de savoir si, en embrassant, vous faites toujours cette drôle de grimace.

BOISTULBÉ, à part.

Elle m'ennuie.

MADAME EUGÈNE.

Ça, mon garçon, c'est une justice à vous rendre... vous ne saviez pas embrasser, de mon temps... Enfin, il est probable que votre femme vous aura appris.

BOISTULBÉ, à part.

Elle m'ennuie décidément !

MADAME EUGÈNE.

C'est gentil tout de même de ne pas avoir oublié sa Mi-

myre, et de lui avoir fait une petite visite... Dites donc, est-ce que vous vous rappelez... Non, vous êtes marié, il ne faut plus penser à ces choses-là... Vous m'enverrez du monde, n'est-ce pas, mon chéri?

BOISTULBÉ.

Je n'y manquerai pas.

MADAME EUGÈNE.

Tenez.

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME EUGÈNE.

Des adresses...

BOISTULBÉ.

Et je venais justement...

MADAME EUGÈNE.

Pour vous faire dire la bonne aventure...

BOISTULBÉ.

Pas précisément.

MADAME EUGÈNE.

Pourquoi alors?

BOISTULBÉ.

Mon Dieu!

Entre, sortant de l'appartement droite, un monsieur très correct, cravate blanche, une serviette d'avocat sous le bras.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSIEUR EUGÈNE.

M. EUGÈNE.

Ne vous dérangez pas, je ne fais que passer.

Il prend des adresses sur la table.

MADAME EUGÈNE, à Boistulbé, qui paraît surpris.

C'est mon mari... Moi aussi je me suis mariée. (A son mari.) Tu retournes à ton ministère, monsieur Eugène?

M. EUGÈNE.

Oui... nous avons ce soir un travail extra...

MADAME EUGÈNE.

M. de Boistulbé... ce jeune homme dont je t'ai parlé plusieurs fois...

M. EUGÈNE, saluant.

Monsieur...

BOISTULBÉ.

Monsieur. .

MADAME EUGÈNE.

N'oublie pas d'annoncer à tes collègues que je ferai une diminution de cinquante pour cent à tous ceux qui viendront de ta part. Dix francs le grand jeu, au lieu de vingt.

M. EUGÈNE.

Je le leur ai dit, et je crois pouvoir t'annoncer la visite de mon sous-chef et celle de sa cuisinière... (Saluant Boistulbé.)
Monsieur...

BOISTULBÉ.

Monsieur...

M. Eugène s'en va par le fond.

SCÈNE V

BOISTULBÉ, MADAME EUGÈNE.

BOISTULBÉ.

Mes compliments...

MADAME EUGÈNE.

Oh! mon mari n'est pour moi qu'un camarade. Nous sommes de bons camarades tous les deux, pas autre chose.

BOISTULBÉ, à part, avec une grimace.

Eux aussi.

MADAME EUGÈNE.

Maintenant, parlez. Dites-moi en quoi je peux vous être agréable... (Avec un petit accès de tendresse.) Chéri, va...

BOISTULBÉ, derrière le fauteuil.

Je vous en prie...

MADAME EUGÈNE.

N'ayez pas peur et parlez.

BOISTULBÉ.

Tout à l'heure, vous recevrez la visite d'une jeune personne... d'une jeune personne nommée Sydonie Gavard...

MADAME EUGÈNE, révoltée.

Qu'est-ce que c'est que ça, une maîtresse à vous?... Il n'y a pas deux ans que vous êtes marié, et vous avez une maîtresse?

BOISTULBÉ.

Mais non...

MADAME EUGÈNE.

Et vous croyez que je vais me prêter...

BOISTULBÉ.

Mais non... mais non... il ne s'agit pas de moi, il s'agit d'un ami...

MADAME EUGÈNE.

D'un ami?

BOISTULBÉ.

Oui.

MADAME EUGÈNE.

Bien sûr?

BOISTULBÉ.

Oui, bien sûr...

MADAME EUGÈNE.

Allez, j'écoute.

BOISTULBÉ.

Cet ami adore mademoiselle Sydonie Gavard.. Il la supplie de lui sacrifier un protecteur qu'elle a... Mademoiselle Sydonie Gavard hésite... Sans aucun doute, elle préfère mon

ami, mais ça ne fait rien, elle hésite. Finalement, pour savoir ce qu'elle avait à faire, elle a décidé qu'elle consulterait une tireuse de cartes.

MADAME EUGÈNE.

Une bonne idée qu'elle a eue là...

BOISTULBÉ.

Cette tireuse de cartes, c'est vous... Mon ami, alors, sachant que je vous connaissais...

MADAME EUGÈNE, touchée.

Vous parlez donc de moi, vous aussi ?

BOISTULBÉ.

Mais oui, quelquefois, le soir...

MADAME EUGÈNE.

Merci ! Votre ami, disiez-vous, sachant que je vous connaissais...

BOISTULBÉ.

Il m'a prié de venir vous voir et de vous demander de sa part...

MADAME EUGÈNE.

De me demander ?...

BOISTULBÉ.

Si vous ne pouviez pas faire parler les cartes de façon que mademoiselle Sydonie Gavard n'hésitât plus.

MADAME EUGÈNE.

Comment s'appelle-t-il votre ami ?

BOISTULBÉ.

Gros-Chéri...

MA CAMARADE.

MADAME EUGÈNE.

Hé ?

BOISTULBÉ.

Oui, c'est ainsi que l'on me... que l'on désigne mon ami.

MADAME EUGÈNE.

Et l'autre ?...

BOISTULBÉ.

Petit-Père, l'autre... On l'appelle Petit-Père... je ne le connais que sous ce nom-là, du moins.

MADAME EUGÈNE.

Très bien. Ce que vous me demandez, alors, c'est de faire dire aux cartes que l'on doit adorer Petit-Père et envoyer promener Gros-Chéri.

BOISTULBÉ.

Mais non, c'est tout le contraire... c'est Petit-Père qu'il faut envoyer promener.

MADAME EUGÈNE, digne.

Écoutez-moi, Gaston. Si tout autre que vous me demandait ce que vous me demandez là, je ne dirais qu'un mot, je ne ferais qu'un geste : Ce mot serait : Sortez ! Le geste serait quelque chose de ce genre là...

Elle montre la porte.

BOISTULBÉ.

Oh !

MADAME EUGÈNE.

Parce que, nous autres cartomanciennes, nous disons ce que veulent les cartes, nous ne leur faisons pas dire ce que nous voulons, c'est connu !

BOISTULBÉ.

Palmyre, voyons... Mimire...

MADAME EUGÈNE.

Mais j'avoue que je ne me sens pas la force de vous dire non, à vous qui avez été mon avant-dernier amour... Mademoiselle Sydonie Gavard peut venir ; je ferai ce que désire votre ami : Aimez Gros-Chéri, renvoyez Petit-Père. C'est bien cela, cette fois.

BOISTULBÉ.

Oui, c'est bien cela...

Il tire son portefeuille.

MADAME EUGÈNE, l'arrêtant

Non... la première fois que je quèterai, je vous le ferai savoir... vous m'enverrez votre offrande...

BOISTULBÉ, insistant.

Vous ne voulez pas ?

MADAME EUGÈNE.

Non...

Coup de sonnette.

BOISTULBÉ.

C'est chez vous que l'on sonne ?

MADAME EUGÈNE.

Oui... (Écoutant.) C'est une voix de femme.

BOISTULBÉ.

C'est elle sans doute... Je ne voudrais pas qu'elle me vît !

MADAME EUGÈNE.

N'ayez pas peur... Je vais vous faire sortir par l'appartement particulier de M. Eugène... Mais cette demoiselle n'est pas votre maîtresse, au moins... C'est bien vrai qu'il s'agit d'un ami ?

BOISTULBÉ.

C'est bien vrai.

MADAME EUGÈNE.

A la bonne heure... parce que, vous comprenez... je m'incline devant votre femme... mais, devant une maîtresse, je ne m'inclinerais pas. (*Avec coquetterie.*) Je reprendrais mes droits.

BOISTULBÉ.

Je vous assure qu'il s'agit d'un ami.

Ils sortent. Madame Eugène avant de sortir fait tinter une potite sonnette. Entrent Adrienne et Mélie.

SCÈNE VI

ADRIENNE, MÉLIE.

ADRIENNE.

Elle est chez elle, madame Eugène ?

MÉLIE.

Oui, madame. C'est-y le grand jeu que demande madame ?

ADRIENNE.

Oui, ce qu'il y a de plus grand... Ce qu'il y a de plus cher!

MÉLIE, se mettant à allumer le feu avec fureur.

Bien, madame.

ADRIENNE, regardant autour d'elle.

Voilà le décor... Il faudra que mon tapissier me copie tout ça... Je l'enverrai ici se faire tirer les cartes et je verrai combien il me comptera la séance sur sa facture. (La cheminée ronfle.) Ah! mais faites attention, dites donc... ne mettez pas le feu!

MÉLIE.

Ayez pas peur, madame.

Entre madame Eugène.

MADAME EUGÈNE.

Laissez-nous, Mélie.

Mélie sort par le fond.

SCÈNE VII

ADRIENNE, MADAME EUGÈNE.

MADAME EUGÈNE.

Asseyez-vous, mademoiselle.

ADRIENNE, étonnée.

Hé?

MADAME EUGÈNE.

Asseyez-vous, mademoiselle. (Jeu de scène avec la baguette).
Vous savez que c'est vingt francs ?

ADRIENNE.

Je le sais, oui, madame.

MADAME EUGÈNE.

Veuillez couper.

ADRIENNE.

De la main gauche ?

MADAME EUGÈNE.

Oui. (Elle fait trois paquets, puis indiquant le premier.) Pour vous.
(Indiquant le second). Qui vous aime. (Indiquant le troisième). Dans
votre maison, ce soir, avant minuit. Pour vous d'abord...
choisissez.

ADRIENNE.

Qu'est-ce qu'il y a pour moi ?

MADAME EUGÈNE.

Mais rien de fâcheux... Vous recevrez une heureuse nouvelle apportée par un militaire ?

ADRIENNE.

Ah !

MADAME EUGÈNE.

Vous attendez un militaire ?

ADRIENNE.

Non...

MADAME EUGÈNE.

Il y en a un qui est en route pour aller chez vous.

ADRIENNE.

Et il m'apporte une bonne nouvelle?

MADAME EUGÈNE.

Oui...

ADRIENNE, se tenant à quatre pour ne pas rire.

Allons, tant mieux...

MADAME EUGÈNE, passant au second paquet.

Qui vous aime!...

ADRIENNE.

Voyons ça, je ne serais pas fâchée de le savoir.

MADAME EUGÈNE.

Ils sont deux...

ADRIENNE.

Que ça?

MADAME EUGÈNE.

Il y en a peut-être d'autres, mais moi, pour le moment, j'en vois deux... et entre ces deux-là, vous êtes joliment embarrassée... Vous voudriez garder l'un et renvoyer l'autre...

ADRIENNE, riant toujours.

Mon Dieu, madame, j'ai peur que nous ne fassions fausse route...

MADAME EUGÈNE.

Que voulez-vous dire, mademoiselle?

ADRIENNE.

D'abord, vous avez tort de m'appeler mademoiselle... je suis mariée...

MADAME EUGÈNE.

Allons donc !

ADRIENNE.

Je vous assure...

MADAME EUGÈNE, à part.

Fichtre ! il paraît que ce n'est pas mademoiselle Sydonie Gavard... (Haut.) Je vous demande pardon, madame, il y a eu maldonne. (Jeu de la baguette.) Veuillez couper.

ADRIENNE.

Toujours de la main gauche ?

MADAME EUGÈNE.

Oui, toujours. Pour vous... qui vous aime... dans votre maison, ce soir, avant minuit. Cette fois, ça va aller...

ADRIENNE.

Espérons-le.

MADAME EUGÈNE.

Vous avez un procès, madame ?

ADRIENNE.

Non, madame...

MADAME EUGÈNE.

Alors, madame, vous attendez un héritage ?

ADRIENNE.

Non, madame...

MADAME EUGÈNE.

On vous a volé des lettres ?

ADRIENNE.

Non, madame.

MADAME EUGÈNE.

Un bijou ?

ADRIENNE.

Non, madame.

MADAME EUGÈNE.

Vous vous intéressez à un jeune homme ?

ADRIENNE.

Cela, à la rigueur, c'est possible... Mais quel est-il, ce jeune homme ? Est-ce que vous ne pourriez pas préciser un peu ?

MADAME EUGÈNE.

Vous vous intéressez à un jeune homme qui est en passe de subir un emprisonnement à cause d'une femme blonde...

ADRIENNE, éclatant.

Ah ! non... ce n'est pas ça... Ce n'est pas ça du tout !...

MADAME EUGÈNE.

Valet de trèfle... Vous avez perdu un chien, vous aussi ?

ADRIENNE.

Non, madame...

MADAME EUGÈNE.

Mais, madame...

ADRIENNE.

Non, madame... Si vous le permettez, madame, je vais tout uniment vous dire ce que je suis venue faire chez vous... Cela vous aidera...

MADAME EUGÈNE

Vous êtes bien sûre de ne pas vous intéresser à un jeune homme qui est en passe de subir un emprisonnement.

ADRIENNE.

J'en suis tout à fait sûre... je dois tirer les cartes dans une fête de bienfaisance, et comme je ne me doutais pas de la façon dont il faut s'y prendre...

MADAME EUGÈNE.

Vous êtes venue ici pour apprendre.

ADRIENNE.

Juste...

MADAME EUGÈNE.

J'allais le dire... huit de carreau, dix de cœur... Madame me croira, si elle veut, mais j'allais le dire.

ADRIENNE.

Je vous crois, madame.

MADAME EUGÈNE.

En un mot, vous désirez que je vous dévoile les secrets de mon art ?

ADRIENNE.

Je vous en serais tout à fait reconnaissante...

MADAME EUGÈNE, avec bonté

Eh bien, je le veux bien, mais vous me donnerez votre

parole d'honnête femme que, si vous me demandez ça, ce n'est pas pour venir vous établir dans le quartier, et me faire concurrence ?

ADRIENNE.

Je vous en donne ma parole.

MADAME EUGÈNE.

Allons, alors, commençons.

ADRIENNE.

Commençons.

MADAME EUGÈNE.

Il faut d'abord que vous sachiez la signification attribuée à chacune des trente-deux cartes. As de cœur, joie, contentement, et s'il est accompagné de plusieurs figures, noces et festins en aimable compagnie... Roi de cœur, homme riche ou banquier, destiné à vous obliger. Dame de cœur, femme honnête, franche, obligeante. Valet de cœur, militaire ou jeune homme qui vous veut du bien... et est destiné à jouer un rôle dans votre vie et à s'allier à vous, soit de la main droite, soit de la main gauche. Dix de cœur...

ADRIENNE.

Pardon !

MADAME EUGÈNE.

Si vous voulez, je recommencerai, et j'irai plus doucement.

ADRIENNE.

J'ai peur, que de cette façon, il ne me faille beaucoup de temps. Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen d'apprendre plus vite ?

MADAME EUGÈNE.

Un moyen d'apprendre plus vite ?

ADRIENNE.

Oui.

MADAME EUGÈNE.

Dame ! Je ne vois pas trop. (On sonne.) Si fait, il y en aurait un.

ADRIENNE.

Lequel ?

MADAME EUGÈNE.

Attendez. (Elle parle dans un tuyau acoustique.) Mèlie !

Pendant cet aparté, Adrienne examine avec curiosité un corbeau empaillé qui est sur la table.

MÉLIE, répondant dans le tuyau.

Madame...

MADAME EUGÈNE, tuyau.

Qui est-ce ? Une petite cocotte ?

MÉLIE, tuyau.

Ça m'en a tout l'air.

MADAME EUGÈNE, à part.

Pour le coup, ce doit être mademoiselle Sydonie Gavard... (Haut). Le moyen d'aller plus vite ce serait que madame voulût bien prendre ma place et recevoir la cliente qui vient d'arriver.

ADRIENNE.

Par exemple !

MADAME EUGÈNE.

Cette cliente ne me connaît pas... le hasard fait que je pourrai vous donner sur elle certains renseignements. Grâce à ces renseignements, et en improvisant un peu, vous pourriez marcher, et cela vous en apprendrait plus en cinq minutes...

ADRIENNE.

Vous êtes folle... M'exposer à être reconnue...

MADAME EUGÈNE.

Quant à cela, si vous voulez me suivre dans mon appartement particulier, je me charge de vous rendre méconnaissable... Je devais moi-même me déguiser, et j'ai là divers objets tout neufs, n'ayant servi à personne.

ADRIENNE, montrant la table et imitant les mouvements de
madame Eugène.

Ce serait alors moi qui ferais...

MADAME EUGÈNE.

Oui, ce serait vous.

ADRIENNE.

Ce serait amusant tout de même.

MADAME EUGÈNE.

Eh bien ?

ADRIENNE.

Attendez un peu, voyons...

MADAME EUGÈNE.

Mais non... Je ne peux pas attendre... Il faut vous décider tout de suite.

ADRIENNE.

Ma foi, si vous promettez que jamais cette personne ne pourra me reconnaître...

MADAME EUGÈNE.

Je vous le promets.

ADRIENNE.

J'accepte, alors ! Je ne serais pas moi, si je laissais échapper une si belle occasion de m'amuser un brin.

Adrienne et madame Eugène sortent. Celle-ci, avant de sortir, a fait sonner sa petite sonnette. Entrent Mèlie et Nini.

SCÈNE VIII

MÉLIE, NINI.

MÉLIE.

M'ame Eugène sera à vous dans un instant... Pour le moment, elle est occupée avec un homme politique.

NINI.

Excusez...

MÉLIE.

Les hommes politiques et les cocottes... on ne voit que ça ici... Sans les hommes politiques et les cocottes, faudrait fermer boutique.

NINI.

Comment... sans les hommes politiques et les cocottes... Vous supposez donc que moi, je suis...

MÉLIE.

Non?...

NINI.

Pas encore... Et je vous avouerai qu'avant de me lancer, j'hésite...

MÉLIE.
Ça vous honore.

NINI.

Qu'est-ce que vous me conseillez, vous ?

MÉLIE.

Ce que je vous conseille ?

NINI.

Oui.

MÉLIE.

Avez-vous de la fortune ?

NINI.

Non.

MÉLIE.

Si vous aviez eu de la fortune, je vous aurais plutôt conseillé de faire autre chose, mais du moment que vous n'en avez pas... En attendant que m'ame Eugène songe à vous, voulez-vous que je vous fasse le marc de café ?

NINI.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MÉLIE.

On met du marc de café dans de l'eau et on agite... ça dévoile l'avenir.

NINI.

Je vous remercie...

MÉLIE.

Ce sont mes petits profits.

NINI.

Je ne vous oublierai pas, n'ayez pas peur. Si votre mai-

tresse me dit ce que j'ai envie qu'elle me dise, je vous donnerai quelque chose en sortant.

MÉLIE.

Je serai dans ma cuisine, je vous guetterai.

NINI.

Dites donc...

MÉLIE.

Hé?

NINI.

C'est-il vrai que les tireuses de cartes, c'est des farceuses et que tout ce qu'elles savent ça leur vient des renseignements qu'elles vont prendre chez les concierges... le matin, de bonne heure!

MÉLIE.

Vous les méfiante?

NINI.

Confiante par-ci, méfiant par-là.

MÉLIE.

Vous en blâmez pas, c'est comme ça qu'il faut être.

NINI.

C'est comme ça que je suis.

Entre Adrienne, on tireuse de cartes extraordinaire.

ADRIENNE, à part.

C'est pour une bonne œuvre, au moins... Je vous prie de croire que s'il ne s'était pas agi d'une bonne œuvre, jamais je n'aurais consenti à m'affubler ainsi. (Haut.) Laissez-nous, Mélie... (Mélie la regarde avec ahurissement.) Laissez-nous. Vous ne m'entendez pas?

MÉLIE.

Si tait, madame, je m'en vais.

Elle sort au fond.

SCÈNE IX

ADRIENNE, NINI.

NINI, à part.

C'est une fameuse, celle-là... On m'a dit que c'était une fameuse !

ADBIENNE. Elle s'installe. Jeu de scène, et, une fois installée :
Veuillez couper, mademoiselle.

NINI.

De la main gauche ?

ADRIENNE.

De la main gauche, de la main droite, comme vous voudrez... Cela m'est égal...

NINI.

Comment ?

ADRIENNE.

Cela m'est absolument égal... Je n'attache, moi, aucune importance à toutes ces misères... Je vous étonne ?

NINI.

Un peu.

ADRIENNE.

C'est que je ne suis pas une tireuse de cartes comme les autres, moi... Je n'ai pas été élevée sur les genoux de mademoiselle Lenormand.

NINI.

Moi non plus.

ADRIENNE.

Mais, c'est égal, nous connaissons notre métier tout de même... Vous allez voir... Ainsi, tenez... ces trois cartes-là, savez-vous ce qu'elles veulent dire ?

NINI.

Non.

ADRIENNE.

Elles veulent dire que vous vous appelez Sydonie. Voilà pour le prénom... Quant au nom de famille... Attendez un peu... Gava... Gavard... Sydonie Gavard.

NINI.

Oh !

ADRIENNE.

C'est bien cela, n'est-ce pas ?

NINI.

Oui, c'est bien cela...

ADRIENNE.

Et nous ne nous en tiendrons pas là... Vous verrez, vous verrez...

Elle joue avec les cartes, elle les fait retomber en cascades.

NINI.

Quelle drôle de manière !

ADRIENNE.

Je vous ai dit que je n'étais pas une tireuse de cartes comme les autres... (Tout en jouant avec les cartes, elle en laisse tomber une.) Ah !

NINI.

Ne vous donnez pas la peine...

Elle la ramasse.

ADRIENNE.

Sept de carreau... Savez-vous ce qu'il veut dire ce sept de carreau ?

NINI.

Non.

ADRIENNE.

Eh bien, moi non plus.

NINI.

Ah ! Comment allons-nous faire ?

ADRIENNE.

Mais Alfred va nous le dire.

NINI.

Alfred?... Qu'est-ce que c'est que ça, Alfred?... Où prenez-vous Alfred ?

ADRIENNE, montrant le corbeau.

Le voilà. (A part.) Elle est de moi, l'idée de faire intervenir Alfred... elle est de moi.

NINI.

Ah ! bien...

ADRIENNE, après avoir fait semblant de consulter Alfred.

Le sept de carreau veut dire que vous êtes sur le point de prendre une résolution importante, mais qu'avant de la prendre, cette résolution, vous hésitez...

NINI.

C'est prodigieux tout de même.

ADRIENNE.

Mais quelle est cette résolution ? (Parlant comme un escamoteur.) Eh ! tenez, tenez... C'est encore ce sept de carreau qui va nous le dire...

NINI.

Encore !...

ADRIENNE.

Seulement, au lieu de le regarder dans ce sens, maintenant nous le regarderons dans l'autre sens... (Elle retourne la carte.) Ça y est... j'ai vu... je sais ..

NINI.

Par exemple, si vous me prouvez ça...

ADRIENNE.

Vous nous demandez si vous feriez bien de mettre Petit-Père à la porte afin de vous consacrer uniquement au bonheur de Gros-Chéri... Voilà !

NINI.

Ah ! bien... j'en ai déjà vu des tireuses de cartes...

ADRIENNE.

Mais pas comme moi. n'est-ce pas ?... Pas comme moi...

NINI.

Oh ! non, par exemple !

ADRIENNE, caressant le corbeau.

Voilà comme nous sommes, Alfred et moi.

NINI.

Maintenant, je vous en prie, demandez-leur (Elle montre les cartes.), demandez-leur si je ferais bien de renvoyer Petit-Père.

ADRIENNE, montrant Alfred.

Lui, déjà, trouve que vous ferez bien... A présent, consultons les cartes... une qui dit oui... deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze qui disent oui... une qui dit non... Elle ne sait pas ce qu'elle dit, celle-là... une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept qui disent oui...

NINI, l'arrêtant.

Je suis décidée... Je l'étais déjà, du reste... Petit-Père est ennuyeux comme la pluie... tandis que Gros-Chéri... D'abord, il est marié, Gros-Chéri, c'est un avantage.

ADRIENNE.

Comment... un avantage?

NINI.

Sans doute... Avec un adorateur marié on est bien plus libre.

ADRIENNE.

Ah! oui... c'est vrai... Mais, d'un autre côté, l'on ne peut pas le voir quand on veut. C'est un inconvénient...

NINI.

Oh! avec Gros-Chéri, je n'ai pas cela à craindre... Je le vois autant que je veux, sa femme a confiance.

ADRIENNE.

Ah! ah!

NINI.

Ménage à la mode, vous savez... Monsieur s'amuse, Madame s'amuse... Dans ces ménages-là, l'on ne se gêne guère... Ainsi, Gros-Chéri avait envie de me mener ce soir à une fête qui doit se donner un peu tard... Chez madame de Valgeneuse, 35, rue de Tilsitt. Vous connaissez?

ADRIENNE.

Non.

NINI.

Eh bien, savez-vous ce qu'il a fait, Gros-Chéri, pour pouvoir me mener?

ADRIENNE.

Qu'est-ce qu'il a fait?

NINI.

Il a tout bonnement dit à sa femme qu'il allait à la chasse...

ADRIENNE.

A la chasse!!

NINI.

Oui, à la chasse...

ADRIENNE.

Tiens... tiens...

NINI.

Qu'est-ce que vous avez?

ADRIENNE.

Rien... Vous disiez donc que Gros-Chéri avait dit à sa femme...

NINI.

Qu'il allait à la chasse... et tout à l'heure, quand je rentrerai, je suis sûre de le trouver chez moi habillé en chasseur.

ADRIENNE.

A la chasse... Ah! mais... Ah! mais...

NINI.

Mais qu'est-ce que vous avez?

ADRIENNE.

Rien !

NINI.

Mais si... Vous vous agitez.

ADRIENNE.

Je suis comme ça quand je tire les cartes, moi... Je m'anime, je m'exalte... C'est plus fort que moi...

NINI.

Il ne faut pas.

ADRIENNE.

Mais voyons... Petit-Père, Gros-Chéri, ce sont des noms de fantaisie, cela...

NINI, déflante.

Peut-être bien.

ADRIENNE.

Ils ont de vrais noms, ces gens-là...

NINI.

Sans doute...

ADRIENNE.

Quels sont-ils, ces vrais noms, quels sont-ils ?

NINI.

Demandez à Alfred.

ADRIENNE.

Mademoiselle !

NINI.

Dame... il me semble que c'est à vous de répondre et non à moi, puisque c'est vous qui êtes la tireuse de cartes...

ADRIENNE.

C'est vrai, et je saurai bien...

Elle remue les cartes avec fureur.

NINI, à part.

Quelle drôle de femme... Je me méfie, moi.

ADRIENNE.

Bois... Boistul... Boistulbé... C'est bien cela, n'est-ce pas ? Gros-Chéri s'appelle Boistulbé ?

NINI.

Bois... Comment dites-vous ?

ADRIENNE.

Boistulbé.

NINI.

Connais pas.

ADRIENNE.

Oh ! que si, vous devez connaître...

NINI.

Je vous assure que je ne connais pas... Et là-dessus, je vous remercie du conseil que vous m'avez donné... Je vais congédier Petit-Père... C'est dix francs, n'est-ce pas, madame ? Les voilà. (Elle met une pièce de monnaie dans le plateau.)
Madame...

Elle sort.

SCÈNE X

ADRIENNE.

Comment... Elle me donne quarante sous !... Et elle est partie... et je n'ai pas su la faire parler. Voyons... Est-ce mon mari?... C'est possible... mais ce n'est pas sûr... A la

rigueur, un mari autre que le mien a pu avoir l'idée de dire à sa femme qu'il allait à la chasse... Oui, cela est possible... Je puis, je veux douter encore... Ah ! mais si je découvre que c'est mon mari à moi, tant pis pour lui, par exemple... je ne sais pas ce que je trouverai pour me venger... mais je trouverai quelque chose... Ah ! oui, je trouverai... Ah ! oui...

Des Platanes passe sa tête.

SCÈNE XI

DES PLATANES, ADRIENNE.

DES PLATANES.

Vous n'auriez pas vu une dame ?

ADRIENNE.

Des Platanes... Il arrive bien ! Il m'aime... La voilà, ma vengeance ! Non, je ne suis pas assez sûre encore... (Haut.) Asseyez-vous là.

DES PLATANES.

Hé ?

ADRIENNE, à part.

Sapristi !... s'il allait reconnaître ma voix ! (Prenant un accent anglais.) Asseyez-vous là !

DES PLATANES.

Tiens ! c'est une Anglaise... Pardon, ma bonne femme... je ne suis pas venu...

ADRIENNE.

Asseyez-vous là, je vous dis, et coupez...

DES PLATANES.

Je ne suis pas venu pour me faire tirer les cartes...

ADRIENNE.

Vous avez tort. Il se peut qu'elles aient quelque chose à vous dire, les cartes. Vous ne voulez pas couper ?

DES PLATANES.

Non, c'est inutile. Vous n'auriez pas vu une dame ?...

ADRIENNE, arrangeant les cartes.

Une petite blonde... qui a un petit nez comme ça...

DES PLATANES.

Un amour de petit nez... Vous ne l'avez pas vue... Elle devait venir...

ADRIENNE.

Elle est venue et elle est partie.

DES PLATANES.

Partie !

ADRIENNE.

Oui... Attendez!... vous en êtes amoureux de cette petite blonde... Elle est mariée, cependant. Mais ça ne fait rien, vous en êtes amoureux.

DES PLATANES, stupéfait.

Ce sont les cartes qui vous disent ?...

ADRIENNE.

Oui.

DES PLATANES.

Elle est épatante, cette vieille Anglaise !

ADRIENNE, à part.

Ah ! si j'étais sûre que c'est bien mon mari... si j'étais sûre !... (Haut.) Mais est-il sincère, au moins, votre amour ?

DES PLATANES.

S'il est sincère !

ADRIENNE.

Oui, les cartes ne s'expliquent pas là-dessus.

DES PLATANES.

Oh ! oui, il est sincère... Je l'aime de toutes les forces de mon cœur, entendez-vous, ma brave femme, je l'aime de toutes les forces...

ADRIENNE.

Ah ! (Elle se jette au cou de des Platanes. — Stupéfaction de celui-ci.) Coupez !

DES PLATANES.

Mais, madame...

ADRIENNE.

Coupez, on vous dit...

DES PLATANES, coupant.

Voilà !

ADRIENNE.

Elle se moquait de vous, cette petite femme, vous savez...

DES PLATANES.

Elle se moquait !

ADRIENNE.

Oui, il y a un quart d'heure encore, elle était décidée à ne jamais rien vous accorder.

DES PLATANES.

C'est vous qui dites ça...

ADRIENNE.

Jamais... Jamais... Mais maintenant...

DES PLATANES.

Maintenant...

ADRIENNE.

Il peut se passer telle chose... Il peut survenir tel événement... Qu'est-ce que vous comptez faire de votre soirée?

DES PLATANES.

J'ai un fauteuil à l'Éden.

ADRIENNE.

Et après ?

DES PLATANES.

J'irai au Petit-Club... essayer de gagner ma matérielle.

ADRIENNE.

C'est bien... Restez au Petit-Club jusqu'à deux heures du matin... Peut-être recevrez-vous une lettre qui vous dira...

DES PLATANES.

Que je suis aimé ?

ADRIENNE.

Quelque chose comme ça.

DES PLATANES.

Ah !

ADRIENNE.

Et maintenant, partez.

DES PLATANES.

Dites-moi encore...

ADRIENNE.

Je n'ai plus rien à vous dire... Partez et n'oubliez pas... ce soir...

DES PLATANES.

Au Petit-Club... deux heures du matin... Une lettre.

ADRIENNE.

Oui, une lettre dans laquelle on vous dira... Sauvez-vous... Adieu.

DES PLATANES.

Oui... oui... Adieu...

Il sort par le fond.

ADRIENNE.

Et maintenant, il faut que je sache... que j'arrive à être sûre...

DES PLATANES, rentrant.

Pardon, j'avais oublié... (Il met de l'argent sur la table.) Et je ne le regrette pas, si vous tenez parole...

Il sort.

ADRIENNE.

Quatre louis... Ça fait quatre-vingt-deux francs que j'ai gagnés. (Elle se débarrasse de son déguisement.) Qu'est-ce qu'elle m'a dit, cette drôlesse... Une soirée chez madame de Valgeneuse, 35, rue de Tilsitt... C'est là qu'il faut aller... (Elle sonne.) Mais comment faire... Je ne peux pas y aller comme ça... toute seule... Ah! le cousin Cotentin... C'est le cas ou jamais d'aller lui demander son bras, au cousin Cotentin.

Entre madame Eugène.

SCÈNE XII

MADAME EUGÈNE, ADRIENNE, puis MÉLIE.

MADAME EUGÈNE.

Eh bien, madame, êtes-vous satisfaite ?

ADRIENNE, mettant son chapeau.

Oui, oui... Tenez, madame, voici quatre-vingt-deux francs que j'ai gagnés pour vous... Et voici pour le service que vous m'avez rendu... (Prenant son manteau et son chapeau que madame Eugène a apportés.) Là... et maintenant, courons chez le cousin Cotentin. Je vous salue, madame.

Elle sort vivement.

MADAME EUGÈNE.

Votre servante, madame.

Entre Mélie.

MÉLIE.

Vous êtes seule... en faisons-nous un ?

MADAME EUGÈNE.

Un bésigue... Mais certainement... Mets-toi là et coupe.

ACTE TROISIÈME

LA CHAMBRE A COUCHER DE COTENTIN

A gauche, deuxième plan le lit. — Au fond une bibliothèque, à gauche, deuxième plan une porte laissant voir le cabinet de toilette. — Premier plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

COTENTIN, puis ANDRÉ.

COTENTIN, devant la glace. Il examine le nœud de sa cravate.

Encore manqué... (Il défait sa cravate et la jette.) Ça fait quatre... Et cet animal d'André qui ne revient pas de chez mademoiselle Nini... cet animal d'André, c'est le portier... c'est lui qui me sert de domestique... ça me coûte moins cher... ça n'est pas toujours commode, mais ça me coûte moins cher... ah ! le voilà enfin. (Entre André.) Elle était chez elle ?

ANDRÉ.

Elle venait de rentrer, monsieur.

COTENTIN.

Comment, elle venait de rentrer ? elle était donc sortie ?

ANDRÉ.

Probablement, monsieur.

COTENTIN.

Où était-elle allée ?

ANDRÉ.

Je n'en sais rien, quant à ça...

COTENTIN.

Tu lui as donné ma lettre ?

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

COTENTIN.

Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Parle donc, voyons... il faut t'arracher les paroles.

ANDRÉ.

Je ne suis pas un viveur comme monsieur, moi... Je suis un homme respectable, un homme marié... Quand je rends compte à monsieur de certaines commissions, monsieur devrait comprendre que les paroles aient de la peine à me sortir de la gorge.

COTENTIN.

Elle a lu ma lettre, n'est-ce pas ? Après avoir lu, qu'est-ce qu'elle a dit ?

ANDRÉ.

Elle a dit qu'elle allait venir.

COTENTIN.

Comment... mais je ne lui disais pas de venir, au contraire.

ANDRÉ.

Faut croire qu'elle n'aura pas compris, elle a répondu qu'elle allait venir.

COTENTIN.

La craque n'aura pas passé... Je lui ai écrit que je ne pouvais pas la voir, ce soir, parce que je devais présider le Comité conservateur de Belleville, ça n'aura pas passé. Elle va me faire une de ces scènes... Tu entends, je te dis qu'elle va me faire une de ces scènes...

ANDRÉ.

Oui, monsieur, j'entends. (Pendant toute la scène, Cotentin n'a cessé de manquer ses nœuds de cravate.) Monsieur devrait en prendre une avec un nœud tout fait.

COTENTIN.

Par exemple... tu vas voir, cette fois-ci.

ANDRÉ.

Voilà ce que ma femme m'a remis pour monsieur, une dépêche et une carte.

COTENTIN.

Une dépêche... mais ce n'est pas pour moi (Haut.) aux bons soins de M. Cotentin, pour remettre à M. ou à madame de Boistulbé (Il met la dépêche sur la cheminée.) Et la carte ! c'est madame de Valgeneuse... elle me rappelle que j'ai promis de lui amener ce soir les Japonais des Folies-Bergère... ça corsera la fête... Ils feront des tours pendant les entr'actes.

Il jette la carte sur la table et se remet à ses cravates.

ANDRÉ.

Si c'est dans l'espoir de me faire sourire que monsieur me donne ces détails, monsieur a bien tort... Je ne suis pas un viveur, moi... Je suis un homme marié... Quand je m'amuse, je travaille pour mon pays.

COTENTIN, jetant encore sa cravate.

Tu avais raison, donne-m'en une avec un nœud tout fait.

ANDRÉ.

Voilà, monsieur... Monsieur n'a plus besoin de moi, je m'en vas.

COTENTIN.

Comment, tu t'en vas?

ANDRÉ.

Oui, je redescends, je m'en vas retrouver ma femme.

COTENTIN.

Veux-tu bien rester là... Puisque madame doit venir, tu attendras au moins qu'elle soit venue.

On sonne.

ANDRÉ.

Ça, je veux bien, d'autant plus que la v'là.

Il sort.

COTENTIN.

Comment la v'là!... Je te défends quand tu parles de mademoiselle Nini... (Il prend un vaporisateur et se parfume.) Ce que c'est que c'est que le flair de la femme qui aime... Elle a tout de suite deviné que c'était une craque... (En riant.) Je vais être obligé de donner ma parole d'honneur.

SCÈNE II

COTENTIN, NINI, ANDRÉ.

COTENTIN.

Bonsoir, amour.

NINI, très gaie.

Bonsoir, Petit-Père, bonsoir...

Elle va à la cheminée.

COTENTIN à part.

Elle fait semblant d'être gaie, mais elle est furieuse, au fond.

ANDRÉ.

Maintenant, je peux m'en aller !

COTENTIN.

Oui. (Bas.) Tu feras attention en bas, dans ta loge, et dès que tu auras vu partir madame, tu iras me chercher une voiture.

ANDRÉ.

Bien, monsieur.

Il prend le vaporisateur et se parfume.

NINI, à part.

Ma photographie!...

Elle la met dans sa poche.

COTENTIN, à André.

Eh bien, qu'est-ce que tu fais là ? A-t-on jamais vu !

ANDRÉ.

J'en ai le droit... c'est pour plaire à ma femme, moi, à ma vraie femme !

COTENTIN.

Veux-tu bien...

André sort.

SCÈNE III

COTENTIN, NINI.

COTENTIN.

Vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous disais qu'il m'était impossible de passer la soirée avec vous, parce que j'étais obligé...

NINI.

Oui.

COTENTIN.

Et vous êtes venue tout de même, vous avez tenu à venir...

NINI.

Mon Dieu, oui.

COTENTIN.

Vous avez cru que c'était une craque, pas vrai?... que je voulais tromper ma Nini... Eh bien, non... Je vous donne ma parole d'honneur, vous entendez, je vous donne ma parole d'honneur que je suis vraiment obligé d'aller...

NINI.

Il n'y a sans doute pas un mot de vrai dans ce que vous me dites, mais ça ne fait rien... je ne suis pas venue ici pour vous faire une scène.

COTENTIN.

Tiens, je croyais, moi.

NINI.

Je suis venue pour vous dire que c'est fini, nous deux.

COTENTIN.

Répète un peu... qu'est-ce que tu as dit ?

NINI.

Que c'était fini, nous deux.

COTENTIN.

Et pourquoi ça ?

NINI.

Parce que j'en ai assez probablement.

COTENTIN.

Parce que tu en as... Eh bien, qu'est-ce que tu fais ? où vas-tu ?

NINI.

Je m'en vais... Je vous ai dit que c'était fini, je m'en vais. Il me semble que c'est tout simple.

COTENTIN.

Assieds-toi là, ne bouge pas... Je te défends de bouger... je te défends de rire (Il essaie de se calmer avec le vaporisateur.) Mauvaise, va, mauvaise... Tu ne veux pas que j'aie le présider, mon comité conservateur ? Eh bien, c'est bon... je n'irai pas... Te voilà contente, hé ! (Il ôte sa cravate et la jette.) Ote ton chapeau, voyons, débarrasse-toi.

NINI.

Vous ne m'avez donc pas entendue... je vous ai dit que c'était fini... C'est fini.

COTENTIN.

Ah ça, mais c'est sérieux ?

NINI.

Je t'écoute... (Se reprenant.) Vous pouvez en être sûr, je veux dire.

COTENTIN poétique.

Tu en aimes un autre !

NINI.

Non, ce n'est pas ça.

COTENTIN.

Pourquoi alors ?

NINI.

Parce que j'en ai assez.

COTENTIN.

Et pourquoi en as-tu assez ?

NINI.

Parce que j'en ai...

COTENTIN.

Ce n'est pas un raisonnement, cela.

NINI.

C'est mon raisonnement à moi.

COTENTIN.

Une mule alors ? Dites-moi tout de suite que je cause avec une mule.

NINI, de plus en plus gaie.

Des injures... je m'en vais.

COTENTIN, l'arrêtant.

Nini, tu m'as aimé pourtant.

NINI.

Hé ?

COTENTIN.

Ah ! je te permettrai de dire bien des choses, mais je ne te permettrai pas de dire que tu ne m'as pas aimé. Eh bien, puisque tu m'as aimé autrefois, pourquoi ne m'aimerais-tu pas encore aujourd'hui ? Je suis toujours le même, je n'ai pas changé.

NINI.

Non, quant à ça *(Riant.)* Et c'est peut-être là où est le mal.

COTENTIN.

Nini, ma Nini...

NINI.

Comme tu es drôle, Petit-Père.

COTENTIN.

Tu vois, tu m'appelles Petit-Père... Est-ce que tu m'appellerais Petit-Père si tu ne m'avais pas aimé... Voyons, souviens-toi de la façon dont nous avons fait connaissance. — Un jour, en rentrant, je trouve André mon domestique, en train de causer avec une petite personne... Je lui dis : André, qu'est-ce que c'est que cette petite personne ! Il me répond : Monsieur, c'est la blanchisseuse... elle vient pour le linge... Tu te rappelles.

NINI.

Oui.

COTENTIN.

Alors, j'ai donné une commission à André, il est parti... Cinq minutes après, je recevais une paire de gifles et trois mois plus tard, nous nous installions tous les deux dans une petite maison du Vésinet... Tu n'as pas oublié, tu ne peux pas avoir oublié.

NINI.

Bien sûr non, je n'ai pas oublié.

COTENTIN.

Je n'avais pas voulu de domestiques dans notre maison du Vésinet... nous deux, nous deux seulement... C'était moi qui faisais le ménage... Moi qui allais aux provisions... et le soir, quand nous avions diné tous les deux, c'était moi qui lavais la vaisselle (s'attendrissant.) Toi, tu essuyais.

NINI.

Est-ce tout?... Si c'est tout, je m'en vais.

COTENTIN.

Non, ce n'est pas tout.

NINI.

J'attendrai alors... J'attendrai que vous ayez fini, mais je vous préviens que tout ce que vous pourrez dire ne servira à rien.

COTENTIN furieux.

A rien ?

NINI, très gaie.

A rien du tout.

COTENTIN.

Et voilà sur quelles femmes nous ne manquons jamais de tomber, nous autres hommes supérieurs ! O Molière ! O Arnolphe !

NINI.

Reprise des injures.

COTENTIN.

Et ignorante avec ça, vous l'entendez... Elle prend Arnolphe pour une invective.

NINI.

Ah ! mais dites donc, vous !

COTENTIN.

Je vous battrais, vous savez... je me tiens à quatre pour ne pas vous battre.

NINI.

Non, Petit-Père, non... Tu ne me battras pas... Tu n'es pas un homme à battre les femmes.

COTENTIN.

Je ne suis pas un homme à battre les femmes ?

NINI.

Non, Petit-Père, non.

COTENTIN.

Pourquoi ça ?

NINI.

Parce que.

COTENTIN.

Eh bien, non, je ne vous battrai pas, mais je ferme la porte, vous voyez, je la ferme et vous ne vous en irez pas.

NINI.

Comme tu es drôle Petit-Père !

COTENTIN.

Je vous défends de m'appeler Petit-Père.

NINI.

Comme tu es drôle... il viendra bien un moment où cette porte s'ouvrira. Quand elle s'ouvrira je m'en irai.

COTENTIN.

C'est ce que nous verrons.

NINI.

Voyons-le.

COTENTIN.

Eh bien, voyons-le... (Assis tous deux. — Silence.) Tu veux que ce soit fini, décidément?

NINI.

Oui, je le veux.

COTENTIN.

C'est dit?

NINI.

C'est dit.

COTENTIN.

Je te donne encore cinq minutes.

NINI.

Je ne vous les demandais pas, au moins.

COTENTIN, ouvrant la porte avec fureur.

Eh bien, la voilà ouverte, la porte... la voilà toute grande ouverte... mais songe bien que si tu la passes en ce moment pour t'en aller... Jamais tu ne la passeras pour revenir.

NINI.

Eh bien, tu vois... nous voilà d'accord à la fin... je savais bien que cela finirait comme cela... Amis, au moins nous resterons amis...

COTENTIN.

Non!

NINI.

Eh bien, comme tu voudras. Adieu, Petit-Père.

Elle sort.

COTENTIN.

Je vous défends de m'appeler... Elle est partie (Il sort et rentre brusquement.) Elle est partie.

SCÈNE IV

COTENTIN.

Elle est partie et me voilà tout seul ! Eh bien, à la bonne heure... Rien ne m'empêche d'aller chez madame de Valgeneuse. Je ne suis plus obligé de dire que je vais présider des Comités!... Je vais y aller chez madame de Valgeneuse... et je souperai et je m'amuserai... je m'amuserai ferme (Devant la glace, avec une cravate.) Quelle tête, Seigneur ! Non, je n'irai pas chez madame de Valgeneuse... En voyant cette tête-là, on devinerait trop qu'il m'est arrivé quelque chose et l'on se moquerait de moi. Je n'irai pas. Je vais écrire pour m'excuser... il faut être poli... (Il s'assied devant la table. — Écrivant.) Chère madame... (S'arrêtant.) Cette Nini, c'est une ingrate.... Je lui avais déjà pardonné deux fois et voilà comment elle me récompense... (Écrivant.) Chère madame... (S'arrêtant.) Ça m'assomme d'écrire, je n'écirai pas... ils m'attendront?... Eh bien, ils m'attendront. Qu'est-ce que cela me fait qu'ils m'attendent (Il repousse son papier et aperçoit la carte de madame de Valgeneuse.). Et ces Japonais que j'avais promis d'aller chercher... Eh bien, je n'irai pas. Les invités de madame de Valgeneuse n'auront pas de Japonais, voilà tout. Qu'est-ce que cela me fait à moi que les invités de madame de Valgeneuse aient ou n'aient pas de Japonais. Qu'est-ce que cela

me fait ! Ah ! je voudrais bien savoir ce qui en ce moment serait capable de me faire quelque chose... Je vais sortir... je marcherai sans m'arrêter pendant deux heures... Pendant trois heures... je marcherai jusqu'à ce que je sois éreinté, jusqu'à ce que je n'en puisse plus (il met son chapeau et son paletot.) Quelle tête, Seigneur ! Décidément, non, je ne sortirai pas (il ôte son paletot.). Je vais me coucher, c'est ce que j'ai de mieux à faire... J'ai été sur le point de lui avouer que j'avais des valeurs, à Nini, positivement, j'ai été sur le point, il s'en est fallu de ça. . Je vas me coucher... Dire que je vais dormir, par exemple, c'est autre chose... non, je ne promets pas de dormir... je ne promets pas... (il s'est déshabillé et n'a plus qu'à ôter son pantalon, il se dirige vers l'alcôve prêtant l'oreille.). On ouvre la porte de l'antichambre... Qui est là ? Est-ce que c'est toi, Nini ? Est-ce que c'est toi ?

ANDRÉ, au dehors.

Non, monsieur, c'est moi.

COTENTIN.

Le portier... qu'est-ce qu'il me veut, cet animal ?

Il disparaît dans son lit.

SCÈNE V

COTENTIN, ANDRÉ.

ANDRÉ.

C'est moi, monsieur,

COTENTIN.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

ANDRÉ.

Je viens dire à monsieur que la voiture est là.

COTENTIN.

La voiture?

ANDRÉ.

Eh oui : monsieur m'a dit d'aller prendre une voiture dès que madame serait partie.

COTENTIN.

Je n'ai plus besoin de voiture, je suis couché... fais-moi l'amitié d'arranger mes rideaux.

ANDRÉ.

Voilà, monsieur, voilà.

COTENTIN.

Merci.

ANDRÉ.

Est-ce que vous êtes souffrant, monsieur ?

COTENTIN.

Non, non... Pourquoi me demandes-tu ça ?

ANDRÉ.

C'est que vous avez la figure à l'envers.

COTENTIN.

Ça n'est pas vrai, je me porte très bien... Va-t'en, je n'ai pas besoin de toi... va renvoyer le cocher.

ANDRÉ.

Je vais lui donner vingt sous.

COTENTIN.

Pourquoi lui donner, ce n'est pas la peine.

ANDRÉ.

Il les demandera, monsieur.

COTENTIN.

S'il les demande, donne-les-lui, mais ne lui en parle pas le premier.

ANDRÉ.

Suffit, monsieur.

COTENTIN, se soulevant dans son lit.

Attends donc... je ne me suis pas trompé... le froufrou d'une robe... il y a une femme dans l'antichambre.

ANDRÉ, ouvrant la porte.

Non, monsieur.

COTENTIN.

Dans l'escalier, alors... regarde dans l'escalier... va vite.

ANDRÉ.

Je n'ai rien entendu, moi.

Il sort.

COTENTIN.

J'étais bien sûr qu'elle reviendrait... Comme je suis content de ne pas être sorti... elle verra que je n'ai pas douté d'elle, que je l'attendais.

ANDRÉ, rentrant.

Il n'y avait personne, monsieur.

COTENTIN.

Personne !

ANDRÉ.

Non, monsieur.

COTENTIN.

C'est bien, mets ma lampe là, près de moi... éteins les bougies... bonsoir.

ANDRÉ.

Monsieur a beau dire, monsieur n'est pas bien... Si monsieur voulait, je dirais à ma belle-mère de monter.

COTENTIN.

Ta belle-mère!

ANDRÉ.

Oui, elle est venue passer la soirée avec nous. Elle pourrait monter, elle ferait de la tisane à monsieur.

COTENTIN.

C'est inutile.

ANDRÉ.

Elle resterait près de lui tout au moins.

COTENTIN.

C'est inutile, je te dis.

ANDRÉ.

Si c'est par discrétion que monsieur refuse, monsieur a bien tort... elle nous ennuie en bas dans la loge, ma belle-mère... elle nous gêne, c'est pour ça que j'offrais à monsieur.

COTENTIN.

Comment, c'est pour ça... va-t'en au diable... Je n'ai besoin de personne... fiche-moi la paix et va-t'en.

ANDRÉ.

C'est bon, monsieur, l'on s'en va.

Il sort.

SCÈNE VI

COTENTIN, couché.

Non... quant à dormir, je crois que je ne dormirai pas beaucoup... Enfin, qu'est-ce que vous voulez... Je vais toujours essayer... (Il baisse la lampe.) Je sais bien que c'est bête d'être bête comme ça... mais qu'est-ce que ça me fait d'être bête, puisque je suis tout seul (Il se tourne et se retourne dans son lit.) Non, décidément, il n'y a pas moyen (Il monte la lampe, va prendre un livre au hasard. — Passant devant la glace.) Quelle tête, Seigneur!... (Il va se coucher.) Voyons, qu'est-ce que j'ai pris.. « Le mérite des femmes » (Il envoie le livre à la volée.) Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois.... Je sais bien que je lui dois ma mère... mais je lui dois Nini aussi... Cette Nini... Après ça, j'ai peut-être eu tort de l'accuser... Je suis sûr qu'elle n'a pas agi de son propre mouvement. C'est sa famille qui l'aura obligée à rompre... Elle a toujours eu le respect de la famille... c'était sa seule faiblesse... Ainsi, je me rappelle... il y a six mois environ, dans cette chambre même... il était onze heures du soir, nous nous disposions à prendre une légère collation... tout à coup Nini s'arrête... elle fait comme ça (Il passe sa main sur son front.) Je viens, me dit-elle, d'avoir un pressentiment... il m'a semblé que ma tante Aglaée Gavard, celle qui demeure aux Batignolles, était souffrante... il faut que j'aille m'assurer... Moi je lui dis : tu n'iras pas... il y a du verglas, tu ne peux pas sortir, — et c'était vrai, il y avait un verglas, ce jour-là!... Ça ne fait rien, répond-elle, il faut absolument que j'y aille... Et elle y est allée... et elle n'est rentrée qu'à trois heures du ma-

tin... à cause du verglas... Elle n'avait pas pu trouver de voiture. — Des histoires sur Nini, je vous en raconterais jusqu'à trois, quatre heures du matin... Ça m'est bien égal à moi, je suis sûr de ne pas dormir... Je vais encore essayer... mais je suis sûr que je ne pourrai pas. (Il reste immobile quelques secondes et se relève brusquement.) Cette fois, je ne me suis pas trompé, j'ai bien entendu le bruit de la clef dans la serrure... J'entends bien le froufrou de la robe... Nini, c'est Nini.

Il saute hors du lit et prend dans ses bras une femme qui vient d'entrer.

SCÈNE VII

ADRIENNE, COTENTIN.

COTENTIN.

Je savais bien, moi, que tu reviendrais... Je savais bien que c'était ta famille.

ADRIENNE, se débattant.

Eh bien, qu'est-ce que c'est... à bas... à bas...

COTENTIN.

Comment, cousine, c'est vous?

ADRIENNE.

Oui, c'est moi.

COTENTIN.

Je vous demande pardon... Je ne savais pas... vous permettez que je me recouche.

ADRIENNE.

Comme vous voudrez, ça m'est égal.

COTENTIN.

Là, ça y est.

ADRIENNE.

Maintenant, levez-vous.

COTENTIN.

Hé!

ADRIENNE.

Levez-vous, je vous dis.

COTENTIN.

Pourquoi faire?

ADRIENNE.

Je vous emmène.

COTENTIN.

Où ça?

ADRIENNE.

Je ne sais pas ; mais comme j'étais seule, ce soir... (Insistant.)
J'étais seule, puisque mon mari est à la chasse.

COTENTIN.

Ah ! il est à la chasse?

ADRIENNE.

Vous le savez bien, puisque c'est vous qui m'avez annoncé
qu'il était invité. Il est à la chasse chez les Bobinard...

COTENTIN, d'une voix étranglée.

Ah ! oui, c'est vrai, il est à la chasse chez les Bobinard...

ADRIENNE.

Comme vous dites ça !

COTENTIN.

Comment voulez-vous que je le dise... je dis : il est à la chasse chez les Bobinard... Il n'y a pas deux manières.

ADRIENNE.

Vous êtes troublé, il me semble.

COTENTIN.

Je vais vous dire... c'est-que ce soir... je ne me sens pas à mon aise.

ADRIENNE.

N'ayez pas peur, ce ne sera rien.

COTENTIN.

Je le désire.

ADRIENNE.

Moi aussi.

COTENTIN.

Pas plus que moi.

ADRIENNE.

Me trouvant donc seule, puisque mon mari est à la chasse, je me suis dit : voilà le moment d'aller trouver le cousin Cotentin et de faire avec lui une de ces parties...

COTENTIN.

Vous aviez envie de monter en ballon ? Il est trop tard.

ADRIENNE.

Non, je n'ai pas envie de monter en ballon, j'ai une

autre idée. Il y a une chose que je n'ai jamais vue et que j'ai envie de voir. C'est une soirée de cocottes.

COTENTIN.

Vous dites ?

ADRIENNE.

Je dis que je n'ai jamais vu de soirée de cocottes, et que j'ai envie d'en voir une.

COTENTIN.

Ah ! bien, c'est pour le coup que l'oncle de Belcombat... lui qui m'a déjà fait une scène épouvantable parce que je vous avais menée voir les brasseries du quartier latin... Ah ! à propos...

ADRIENNE.

A propos de quoi ?

COTENTIN.

A propos de l'oncle de Belcombat, il m'a envoyé une dépêche pour vous.

ADRIENNE.

Pour moi ?

COTENTIN.

Pour vous ou pour votre mari, là, sur la cheminée.

ADRIENNE, prenant la dépêche et lisant.

« Vous ne sauriez croire le plaisir que vous me feriez, si c'était un garçon. » (A part.) Comment donc, tu peux y compter !

COTENTIN.

Eh bien ?

ADRIENNE.

Il me dit qu'il regrette la scène qu'il vous a faite et que

je peux aller partout, pourvu que vous veniez avec moi.
Allons, vite, allons, allons.

COTENTIN.

Une soirée de cocottes, est-ce que vous vous figurez qu'il y en a tous les jours, des soirées de cocottes.

ADRIENNE.

Il y en a une aujourd'hui.

COTENTIN.

Je ne crois pas.

ADRIENNE.

Si fait, il y en a une... chez madame de Valgeneuse, 35, rue de Tilsitt.

COTENTIN.

Aïe !

ADRIENNE.

Voilà encore que vous vous troublez !

COTENTIN.

Non, mais je vais vous dire... Je ne peux pas aller chez madame... Comment l'appellez-vous ?

ADRIENNE.

Valgeneuse... madame de Valgeneuse.

COTENTIN.

Je ne peux pas aller chez elle, je ne la connais pas.

ADRIENNE.

N'est-ce que cela... Je vous présenterai.

COTENTIN.

Et des invitations, où en prendrons-nous des invitations ?...

ADRIENNE.

Il y en a chez tous les coiffeurs, nous en prendrons.

COTENTIN.

Et vous croyez qu'on entre comme ça chez ces dames... on voit bien que vous ne connaissez pas... elles sont d'une sévérité cette année-ci...

ADRIENNE.

Vous ne voulez pas venir, décidément !

COTENTIN.

Je peux pas, là, vrai.

ADRIENNE.

Parce que vous ne vous sentez pas à votre aise.

COTENTIN.

Oui... d'abord, et puis... parce que...

ADRIENNE.

Parce que ?

COTENTIN.

Mais dam... parce que... je ne sais comment m'y prendre pour vous avouer... parce que j'attends...

ADRIENNE.

Vous attendez...

COTENTIN.

Oui, là...

ADRIENNE.

Elle ne viendra pas.

COTENTIN.

Elle vous l'a dit ?

ADRIENNE.

Non, mais je me mets à sa place... si j'étais à sa place, moi, je ne viendrais certainement pas.

COTENTIN, vexé.

Vous êtes gaie, vous...

ADRIENNE.

Oui, je suis gaie... on ne peut plus gaie... je suis... Aussi je peux vous promettre que nous allons rire... Allons, levez-vous.

COTENTIN.

Je ne peux pas vraiment.

ADRIENNE.

C'est bien, j'irai toute seule.

COTENTIN.

Vous irez toute seule chez madame de Valgeneuse !!!

ADRIENNE.

Oui.

COTENTIN.

Voyons, cousine.

ADRIENNE.

Mais vous ne devinez donc rien, ou vous faites semblant de ne rien deviner. Je vais à la soirée de madame de Valgeneuse, parce que je sais que j'y trouverai mon mari.

COTENTIN.

Votre mari.

ADRIENNE.

Il n'est pas à la chasse, mon mari. Il n'est pas à la chasse chez les Bobinard... Il me trompe, mon mari... et vous l'aidez à me tromper.

COTENTIN.

Moi ?

ADRIENNE.

Oui, vous. Vous aviez un moyen de vous faire pardonner... c'était de venir avec moi, mais vous refusez... vous refusez ?

COTENTIN.

Vous êtes folle... Votre mari est à la chasse.

ADRIENNE.

Prouvez-le-moi que je suis folle, prouvez-le-moi, je ne demande pas autre chose... prouvez-le-moi, et je rentre chez moi, bien gentiment, tout de suite... prouvez-le-moi que mon mari est vraiment à la chasse chez les Bobinard, et qu'il n'est pas chez cette femme. Eh bien, j'attends !

COTENTIN.

Je vous le prouverai demain... en ce moment, je suis un peu...

ADRIENNE.

Adieu, cousin.

COTENTIN.

Et quand il y serait chez cette dame, qui vous dit qu'il n'y va pas comme nous sommes allés, nous, dans les brasseries pour regarder, pour observer.

ADRIENNE.

Vraiment, et c'est pour observer qu'il emmène mademoiselle Sydonie Gavard ?

COTENTIN, bondissant debout sur son lit.

Sydonie Gavard !

ADRIENNE

Oui.

COTENTIN.

Mais c'est Nini, Sydonie Gavard. C'est Nini !

ADRIENNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, Nini ?

COTENTIN.

Et c'est pour votre mari qu'elle m'a planté là...

ADRIENNE.

Ah ! vous avouez enfin.

COTENTIN.

Partons, partons tout de suite.

ADRIENNE.

Vous voulez venir comme ça.

COTENTIN, se regardant.

Non, c'est impossible... je vais m'habiller, mais n'ayez pas peur, ce ne sera pas long.

ADRIENNE.

A la bonne heure.

COTENTIN, mettant ses bottines.

Cette Nini... figurez-vous... Je n'avais dit ça à personne, mais je puis bien vous le dire à vous... je lui avais déjà pardonné trois fois... tout à l'heure j'avais dit deux... c'est trois... Où est mon pantalon... vous n'avez pas vu mon pantalon...

ADRIENNE.

Votre pantalon... il est là-bas... tenez.

COTENTIN.

Merci, ne vous dérangez pas... (Mettant son pantalon.) Cette femme dont il me parlait... cette femme qui hésitait entre

lui et un bourgeois stupide... Mais alors, le bourgeois stupide, c'était moi !...

ENSEMBLE

COTENTIN, à lui-même.

Cette Nini !... Je la croyais chez sa tante. J'étais assez godiche pour la croire chez sa tante !... Oh ! la misérable !...

ADRIENNE, à elle-même.

Et moi qui étais si contente de cette liberté que nous nous laissions l'un à l'autre. Il y a quelques heures à peine, il me jurait qu'il n'en abusait pas, le misérable !

S'arrêtant tous deux.

Hein ?

ADRIENNE.

Quoi ?

COTENTIN.

Rien... (venant tout à coup à elle.) Ah ! mais, j'y pense.

ADRIENNE, se levant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

COTENTIN.

Nini me trompe, votre mari vous trompe... et nous sommes tous les deux, là.

ADRIENNE.

Après ?

COTENTIN.

Si, au lieu d'aller chercher notre vengeance rue de Tilsitt, nous profitons tout bonnement...

ADRIENNE, hautaine.

Plaît-il ?

COTENTIN.

Rien... Vous n'avez pas vu mon gilet ?

ADRIENNE, qui l'a à la main.

Le v'là... (Elle le lui donne.) Voulez-vous que je vous aide ?

COTENTIN.

Non, tout seul.

ADRIENNE.

Voilà votre habit... Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'à peine entrés nous serons reconnus et mon mari alors aura peut-être le temps de se sauver... Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen?...

COTENTIN.

De ne pas être reconnus, si fait, il y en a un.

ADRIENNE.

Lequel ?

COTENTIN.

Lequel !

ADRIENNE.

Oui... lequel ?

COTENTIN.

Je ne sais plus... il était là, il est parti... Ah ! si ! les Japonais que je devais aller chercher... Je vous expliquerai cela en route, partons.

ADRIENNE.

Mais vous n'avez pas de cravate.

COTENTIN.

C'est la deuxième fois que ça m'arrive... il y a des jours où on oublie de mettre...

ADRIENNE.

Allons, venez.

Elle va pour la lui mettre.

COTENTIN, la prenant.

Non ! tout seul !

ADRIENNE, lui donnant son chapeau.

Votre chapeau... Maintenant, partons.

COTENTIN, jetant dans le chapeau la cravate qu'il n'a pu mettre.

Partons !... (Bruit de serrure.) Non, attendez.

ADRIENNE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

COTENTIN.

On vient d'ouvrir la porte... C'est Nini... Ah ! je savais bien qu'elle était innocente !... Votre mari aussi est innocent. (Entre André.) Comment, misérable ! C'est encore toi !

ANDRÉ.

Oui, monsieur, le cocher refuse d'accepter les vingt sous... il dit qu'on l'a fait attendre et qu'on lui doit une heure.

COTENTIN.

Je te défends de la lui donner son heure, entends-tu ? Je te défends. (A Adrienne en sortant.) Venez, cousine... Je lui avais déjà pardonné quatre fois à Nini... Tout à l'heure je vous ai dit trois... C'est quatre !

Ils sortent bras dessus bras dessous.

ANDRÉ, les regardant s'en aller.

Inconduite et parcimonie !...

ACTE QUATRIÈME

CHEZ ADÉLAÏDE DE VALGENEUSE.

Il n'y a pas eu d'entr'acte. L'orchestre a joué un morceau brillant, échevelé, et ce morceau brillant, échevelé, vient au lever du rideau se fondre dans le tapage du souper.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISTULBÉ, DESBARRIQUES, RENÉ, GONTRAN,
ADÉLAÏDE, NINI, MADAME BÉNARD.

TOUT LE MONDE.

Ohé ! Ohé !

NINI, tapant sur Boistulbé.

Gros-Chéri, va, Gros-Chéri.

BOISTULBÉ.

O ma Zizi !... Écoute, pour tout le monde tu t'appelles Sydonie Gavard, eh bien, si tu m'aimes, tu t'appelleras Zizi pour moi tout seul.

NINI.

Je veux bien, mais pourquoi Zizi ?

BOISTULBÉ.

Sydonie... par abréviation Sisi... en adoucissant Zizi...

NINI.

Ah ! bien...

BOISTULBÉ.

O ma Zizi !...

DESBARRIQUES, cinquante ans, mal conseillé.

Mesdames, messieurs, je vous prie, n'allez pas trop loin.

GONTRAN, à Adélaïde.

Ça ne peut pas durer comme ça, vous savez... vous êtes tout le temps à parler bas à ce René.

ADÉLAÏDE.

Je n'aime que vous, vous le savez bien... René est pour moi un ami, un bon camarade...

GONTRAN.

Ça ne peut pas durer comme ça, je vous le répète...

BOISTULBÉ.

La voilà bien la vieille gaité française, la voilà bien...

(Nini chante le petit vin de Bordeaux, madame Bénard chante la dernière polka de Farbach, Boistulbé, lui, attaque l'air du troisième acte d'*Excelsior*, puis on s'arrête avec un grand éclat de rire.)

On en dira tout ce qu'on voudra, c'est amusant tout de même de vivre à une époque de décadence.

DESBARRIQUES.

Mesdames, messieurs, n'allez pas trop loin.

BOISTULBÉ.

A cause ?...

DESBARRIQUES, montrant madame Bénard.

A cause de madame; madame m'a été confiée par mon neveu... Oui, mon neveu a consenti à la laisser venir, mais c'est parce que je lui ai promis de veiller sur elle... Et puis, il y a autre chose...

ADÉLAÏDE.

Quoi donc ?

DESBARRIQUES.

Madame n'est cocotte que depuis quinze jours. Il y a quinze jours, madame était encore femme du monde.

NINI.

Pas possible...

DESBARRIQUES.

Je vous assure, elle n'a pas encore l'habitude.

MADAME BENARD.

As pas peur, mon vieux... si je ne l'ai pas je la prendrai...

DESBARRIQUES.

Chère amie, je vous en conjure, n'allez pas trop loin.

BOISTULBÉ.

Maintenant, je vais avoir l'honneur d'imiter devant vous les principales actrices de Paris.

TOUT LE MONDE.

Non, non, à la porte, pas d'imitations.

MADAME BÉNARD.

Enlevez-le, il est pompette...

DESBARRIQUES.

Chère madame, je vous en prie...

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce qui a dit que j'étais pompette?

NINI.

Tout le monde, gros chéri, tout le monde.

BOISTULBÉ.

On va bien voir si je suis pompette. La preuve que je ne suis pas pompette, c'est que je vais vous danser un pas, le pas de la révision... Tenez, le député qui dit au sénateur : « Veux-tu t'en aller... » (il danse.) Et puis, le sénateur qui répond : « Non, je ne veux pas... »

Il danse, il trébuche.

RENÉ, à Adélaïde.

Je ferai un malheur, vous savez... Je vous observe depuis cinq minutes. Vous ne faites que sourire à ce Desbarriques.

ADÉLAÏDE.

Vous savez bien que je n'aime que vous, je vous l'ai dit tout à l'heure...

RENÉ.

Mais non, ce n'est pas à moi que vous l'avez dit.

ADÉLAÏDE.

Ah! je croyais... (A part.) C'est vrai, ça. Ils se ressemblent tous... On croit toujours que c'est le même! C'est très dangereux, ça!...

BOISTULBÉ.

Maintenant que j'ai dansé, je vais embrasser ces dames. O ma Zizi... Je continuerai par la femme du monde.

DESBARRIQUES.

Je vous en prie.

ADÉLAÏDE.

Gros-Chéri devient insupportable, décidément.

MADAME BÉNARD.

Ah! oui, quant à ça... ce qu'il est bassin...

DESBARRIQUES.

Chère madame...

BOISTULBÉ.

Bassin... moi!...

ADÉLAÏDE.

Il faut nous débarrasser de lui, il n'y a pas à dire.

NINI.

Je ne demande pas mieux, mais comment faire?

BOISTULBÉ.

O ma Zizi!...

ADÉLAÏDE.

J'y suis! Les Japonais que Cotentin devait amener.

BOISTULBÉ.

Tiens, c'est vrai... Il devait venir, Cotentin, et il n'est pas venu... Un grognement pour Cotentin. (Il grogne deux ou trois fois.) Là, ça y est... c'est grogné.

ADÉLAÏDE.

Heureusement, je sais leur adresse à ces Japonais : hôtel d'Angoulême, rue Oberkampf; vous allez aller les chercher.

BOISTULBÉ.

l'laît-il?

NINI.

On vous dit d'aller chercher les Japonais.

BOISTULBÉ, riant.

Moi !...

TOUT LE MONDE.

Oui, vous...

BOISTULBÉ.

Ah ! bien, celle-là, par exemple.,. Je suis là, dans un appartement somptueux... chauffé, je suis entouré des hommes les plus spirituels, des femmes les plus charmantes et vous vous imaginez que je vais lâcher tout ça pour aller chercher... Ah bien, non, tu peux te taper, tu sais... tu peux... (Changement de ton.) Tiens, si, au fait, je vais y aller...

NINI.

A la bonne heure, il n'est pas entêté...

BOISTULBÉ.

Je vais y aller, parce que je me figure que le grand air... Ce n'est pas que je sois gris. Si vous voulez, je vais danser.

TOUT LE MONDE.

Non, non...

BOISTULBÉ.

Je ne suis pas gris, mais ça ne fait rien, je me figure que le grand air me rendra pas encore plus gris que je ne le suis. (Au domestique.) Mon paletot, mon chapeau. (A Adélaïde.) Où est-ce qu'ils perchent, tes Japonais ?

ADÉLAÏDE.

Hôtel d'Angoulême.

BOISTULBÉ.

Hôtel d'Angoulême ?

ADÉLAÏDE.

Oui, rue Oberkampf... vous vous rappellerez ?

BOISTULBÉ.

Parfaitement. (Au domestique qui lui apporte son chapeau et son paletot). Merci, mon ami... Vous voyez, j'y vais... seulement, avant de partir, j'aurais une prière à vous adresser... Si je m'en vais comme ça tranquillement, ce sera froid, ce sera triste. Ayez la bonté de chanter un petit air... (Il reprend les premières mesures de l'air du troisième acte d'Excelsior. Tout le monde chante avec lui.) A la bonne heure, ça me fait une sortie gaie, une sortie bon enfant. (Il sort.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins BOISTULBÉ.

RENÉ, à Adélaïde.

Je n'y tiens plus, vous savez... j'aime mieux rompre que de ne pas vous avoir à moi... à moi tout seul.

ADÉLAÏDE.

Vous le voulez?...

RENÉ.

Oui..

ADÉLAÏDE.

Pourquoi ne le disiez-vous pas?... c'est convenu.

RENÉ.

Bien vrai ?

ADÉLAÏDE.

Oui, bien vrai.

RENÉ.

Merci. (A part.) Enfin ! elle est à moi !

GONTRAN, à Adélaïde.

Adieu !

ADÉLAÏDE.

Vous partez...

GONTRAN.

Oui, je pars... à moins que vous ne me promettiez de mettre tout le monde à la porte... excepté moi.

ADÉLAÏDE.

Vous l'exigez...

GONTRAN.

Je l'exige.

ADÉLAÏDE.

Eh bien, je vous le promets.

GONTRAN.

Merci ! (à part.) Enfin ! elle est à moi. (Il remonte.)

DESBARRIQUES, à Adélaïde.

Vous me rendez trop malheureux, Adélaïde, je vous assure que vous me rendez trop malheureux... tout le temps à causer avec ce René, ce Gontran...

ADÉLAÏDE.

Vous savez bien que c'est vous qui êtes le préféré de mon cœur... les autres ne sont que des amis.

DESBARRIQUES.

Et si je n'en voulais plus d'amis, si je voulais être seul...

ADÉLAÏDE.

Le voulez-vous ?

DESBARRIQUES.

Oui.

ADÉLAÏDE.

Eh bien, c'est entendu.

DESBARRIQUES.

Merci !... (à part.) Enfin ! Elle est à nous... elle est à moi ,
veux-je dire...

Pendant ces répliques, Nini offre du café, des liqueurs.

NINI, à madame Benard.

Voulez-vous de la chartreuse, ou fine champagne ?

MADAME BÉNARD.

Fine champagne... c'est plus raide...

DESBARRIQUES.

Chère madame, faites attention !

MADAME BÉNARD.

Ah ! mais vous m'ennuyez vous, vous savez...

Elle boit son petit verre.

ADÉLAÏDE, à madame Benard.

C'est vrai qu'il y a quinze jours, vous étiez encore femme
du monde.

MADAME BÉNARD, riant.

Ça ne se voit pas ?...

NINI.

Vous aviez un mari ?

MADAME BÉNARD.

A moi toute seule et sans partage.

NINI.

Pourquoi l'avez-vous quitté? il était trop laid?

MADAME BÉNARD.

Il n'était ni bien, ni mal... plutôt bien que mal.

ADÉLAÏDE.

Il n'avait pas le sou?

MADAME BÉNARD.

Si fait, une fortune très suffisante.

NINI.

Il vous trompait, il se conduisait mal?

MADAME BÉNARD.

Pas du tout. Il m'adorait, le pauvre cher homme, il faisait tout au monde pour m'être agréable.

ADÉLAÏDE.

Pourquoi alors? Parce que vous étiez folle de ce brigand de Desbarriques.

MADAME BÉNARD.

Un dégarni comme ça! vous ne le voudriez pas!

DESBARRIQUES, qui à chaque phrase de madame Bénard
semble être sur des charbons ardents.

Je vous en prie, n'allez pas trop loin.

GONTRAN.

Mais si ça n'est rien de tout ça, chère madame, pourquoi avez-vous planté là votre mari?

MADAME BÉNARD.

Pour faire la fête! donc!

RENÉ.

Pas pour autre chose ?

MADAME BÉNARD.

Pas pour autre chose.

NINI, riant.

Des mauvais instincts, tout uniment.

MADAME BÉNARD, riant aussi.

Vous l'avez dit : des instincts déplorables...

DESBARRIQUES.

Décidément, vous allez trop loin.

MADAME BÉNARD.

Vous m'ennuyez, je vous ai dit... Si vous m'avez amenée ici, c'est pour que je m'amuse, amusons-nous. Mettez-vous au piano, Desbarriques. (A René.) Un tour de valse, mon cher.

RENÉ.

Avec plaisir.

MADAME BÉNARD.

Et souvenez-vous que si vous n'êtes pas impertinent, je vous trouverai malhonnête.

DESBARRIQUES.

Je vous en prie.

MADAME BÉNARD.

A c'tivoire, Desbarriques, à c'tivoire...

Desbarriques se met au piano. René danse avec madame Bénard. Adélaïde et Nini dansent ensemble. Au plus fort de cette danse qui doit être animée, Cotentin en Japonais et Adrienne en Japonaise paraissent dans l'encadrement de la porte du fond.

UN DOMESTIQUE, annonçant au fond.

Les Japonais !...

TOUS, s'arrêtant.

Ah ! les Japonais !...

SCÈNE III

LES MÊMES, COTENTIN, ADRIENNE.

La danse s'arrête, on les regarde.

COTENTIN, bas, à Adrienne.

Eh bien, vous voyez... mes Japonais ne nous ont pas trop mal déguisés, personne ne nous reconnaît.

ADRIENNE, bas.

Il n'est pas là !...

COTENTIN.

Mais elle y est !

Il fait un pas vers Nini.

NINI.

Qu'est-ce que c'est ?...

COTENTIN, accent japonais.

Ça c'est lettre que très illustre seigneur Cotentin a donné à nous pour très noble dame Adélaïde Valgeneuse.

ADÉLAÏDE, prenant la lettre.

Ils sont polis.

ADRIENNE, *accent japonais.*

Nous célèbres artistes, fameux artistes japonais : Torikata, Karakiki.

COTENTIN.

Torikata, Karakiki... c'est moi !

ADRIENNE.

Et petite Kashiwadé.

COTENTIN.

Kashiwadé petite... c'est elle !

ADRIENNE.

Puisqu'il n'est pas là, allons-nous-en.

COTENTIN, *regardant Nini.*

Déjà !...

ADÉLAÏDE.

Vous arrivez un peu tard... Un de mes invités est parti pour aller vous chercher.

ADRIENNE.

Un de vos invités... (A part.) Lui, sans doute...

ADÉLAÏDE.

Oui, il n'y a pas cinq minutes.

ADRIENNE.

Il reviendra, n'est-ce pas ?

ADÉLAÏDE.

C'est probable, on lui dira chez vous que vous êtes partis, alors il reviendra.

ADRIENNE.

Bien ! Bien... (Bas, à Cotentin.) Restons, puisqu'il doit revenir.

COTENTIN.

J'aime mieux ça...

NINI, à madame Bénard.

Dites-moi, ma chère, est-ce que ce Japonais ne produit pas sur vous le même effet que sur moi ?

MADAME BÉNARD.

Quel effet produit-il sur vous ?

NINI.

Je sens que j'en deviens folle !

MADAME BÉNARD.

Je vous le laisse alors...

DESBARRIQUES.

Ma chère, je vous en prie...

CONTRAN, aux Japonais.

Et que savez-vous faire, voyons. Quand est-ce que vous commencez vos exercices ?

ADRIENNE, à Cotentin.

Nos exercices.

COTENTIN, bas.

Dame... si nous restons, il faut bien que nous fassions quelque chose...

RENÉ.

On vous demande quand vous allez commencer...

ADRIENNE.

Tout de suite, s'il plaît à la noble compagnie. (Elle fait voltiger des papillons.) Sur le nez de qui la noble compagnie désire-t-elle que ces papillons aillent se poser ?

ADÉLAÏDE.

Sur le nez de Desbarriques, c'est indiqué.

MADAME BÉNARD, montrant Desbarriques.

Sur le nez de monsieur...

Le papillon vient se poser sur le nez de Desbarriques.

ADRIENNE.

Vous voyez...

NINI, à Cotentin.

Et vous, mon gros, est-ce que vous n'allez pas nous montrer vos talents?...

COTENTIN.

Je vais, moi, devant société, faire tourner toupie sur lame de sabre, mais d'abord (Il prononce avec force salutations un petit discours japonais, un petit discours de deux lignes). Anoko, mitasani ! Joué Koré, Koré ! Watasa si wo ko karina, Bo Ossoni, kaporé saï sakou ika kou saï sakou... Maintenant, vous admirez adresse à moi... voici sabre, voici main...

ADRIENNE.

Et voici toupie...

Elle met la toupie sur la lame du sabre, la toupie tourne pendant un instant, puis elle tombe.

DESBARRIQUES, riant.

C'est manqué...

TOUS.

C'est manqué...

COTENTIN, bon enfant.

Oui, manqué!... c'est d'autant plus extraordinaire que la toupie et le sabre sont préparés de façon à ce que la toupie ne puisse jamais tomber. Qu'est-ce que vous voulez,

l'émotion, sans doute. (Lorgnant Nini.) Qui ne serait ému en voyant...

NINI, bas.

Pourvu qu'il soit de bonne famille, mon Dieu !

MADAME BÉNARD.

Qui ça ?

NINI.

Lui, le Japonais... Je sens que je vais faire des bêtises !...

ADELAÏDE.

On m'a dit que vous chantiez aussi... Voulez-vous nous chanter quelque chose ?

ADRIENNE, bas, à Cotentin.

Comment, il va falloir ?

COTENTIN, bas.

Aimez-vous mieux nous en aller ?

ADRIENNE, bas.

Non, puisqu'il doit revenir, je veux rester .

COTENTIN.

Chantons-leur quelque chose alors.

ADRIENNE.

Mais quoi ?

COTENTIN.

Chantons-leur cette chanson japonaise que nous avons entendue au café-concert. Vous vous la rappelez ?

ADRIENNE.

Oui.

COTENTIN.

Êtes-vous en voix ?

ADRIENNE.

Non...

COTENTIN.

Moi non plus : ça va aller, alors.

TOUS.

Eh ! bien ?...

ADRIENNE.

Voilà !

Pendant ces répliques, Adrienne et Cotentin ont eu le temps de prendre leurs instruments et de les accorder. Un tambour en forme de sablier et une sorte de guzla.

ADRIENNE, montrant Cotentin.

Le lutteur...

COTENTIN, montrant Adrienne.

Et la Japonaise !...

LE LUTTEUR ET LA JAPONAISE

(Musique nouvelle d'Hervé.)

I

COTENTIN.

A Kioto, la ville historique
La cité chère aux empereurs

ADRIENNE.

On voit sur la place publique
La grand'barraque des lutteurs.

COTENTIN.

Y en a pas un qui n'soit bel homme,
Mais le plus beau d'tous, c'est Okama.

ADRIENNE.

C'lui qui n'tomb' pas, c'lui qu'on nomme
Le rempart de Yokohama.

ENSEMBLE.

Karikata, karikiki
Yokohama, Kayivané, zut pour Nanzakazaki!
Ce qui veut dire en Japonais,
Autant que j'm'y connais :
Entrez, messieurs, prenez vos places !
Kokori, Kokoriko
La Plata, Gisors, Pantin, Chicago !
Kokoriko, Koriko, Koriko.
La Patakiki ! La Patakoko...

ADRIENNE, à part,

Il ne revient pas...

— II —

COTENTIN.

Son tors' le v'là, c'est une masse
Et ses bras, ils sont d'un'grosseur !

ADRIENNE.

Il a, dans son armoire à glace,
Haut comm'ça de cal'çons d'honneur !

COTENTIN.

Faut voir lorsqu'en prenant ses aises,
Il bris'ses rivaux sous son choc,

ADRIENNE.

Comme le cœur des Japonaises
Fait gentiment tic, toc, tic, toc !

ENSEMBLE.

Karikata, Karikiki
Yokohama, Kazivané, zut pour Nankazaki.
Ce qui veut dire en Japonais
Autant que j'm'y connais :
Ah ! comm't'es bien ! Ah que j'te gobe !
Kokori, etc., etc,

COTENTIN à part.

La misérable !...

— III —

COTENTIN.

Un jour, un'femme tout'charmante,
Tout'mignonne, et mise avec art.

ADRIENNE.

Se glisse en tremblant sous sa tente
Et d'mande à parler au rempart.

COTENTIN.

Il l'écoute avec un sourire
Puis il répond, cambrant ses reins :

ADRIENNE.

D'mand'rais pas mieux, mais j'vas vous dire,
Ça m' nlev'rait tous mes moyens !

ENSEMBLE.

Karikata, Karikiki !
Yokohama, Kazivané, zut pour Nankazaki !
Ce qui veut dire en Japonais,
Autant que j'm'y connais :
Il n'faut pas s'fier aux apparences :
Kokori, etc...

TOUS

Ah ! bravo ! c'est charmant !

ADÉLAÏDE, à Adrienne.

A présent, ma chère, j'ai un service à vous demander. J'ai acheté dernièrement des robes de chambre japonaises et je ne serais pas fâchée de vous les montrer.

ADRIENNE, à Cotentin, bas.

Elle m'appelle ma chère, et elle veut me montrer ses robes de chambre.

COTENTIN, bas.

Voulez-vous nous en aller ?

ADRIENNE à part.

Non... mais est-ce qu'il ne va pas bientôt revenir lui...

ADÉLAÏDE invitant Adrienne à sortir par une porte qu'elle lui montre...

Ma chère !...

ADRIENNE.

A vos ordres, madame...

Sortent Adrienne et Adelaïde.

DESBARRIQUES, s'approchant de madame Bénard au moment où elle va sortir, elle aussi.

Vous devriez vous retirer, chère madame, maintenant que les Japonais ont fini leurs intermèdes, il est probable que la fête va prendre une tournure...

MADAME BÉNARD, avec une voix d'ange.

Tu m'embêtes, tu sais!...

DESBARRIQUES.

Je vous en prie...

Ils sortent. Pendant la fin de la scène, Cotentin et Nini n'ont pas cessé de s'envoyer des regards brûlants.

SCÈNE V

COTENTIN, NINI.

NINI.

Bel étranger...

COTENTIN, à part.

Elle ne m'a pas reconnu... et elle me trouve beau ! (haut avec l'accent japonais) Subtile Française...

NINI.

Quels tours sais-tu encore ; je présume que tu n'as pas épuisé ton répertoire ?

COTENTIN.

Veux que moi fasse à toi tour des couteaux ?

NINI, tendrement.

Quel est-il ?

COTENTIN.

Toi, place là... toi, plus bouger... moi prendre douzaine de couteaux très pointus et dzing, dzing, autour de figure à toi.

NINI.

J'aime mieux autre chose...

COTENTIN.

Autre chose alors. Moi, mettre moi sur le dos, jambes en

l'air, moi poser échelle en équilibre sur plante des pieds à moi et toi monter à l'échelle.

NINI.

Farceur ! et pendant que je monteraïs, tu serais là, toi, tu ne t'ennuierais pas.

COTENTIN.

Malheureusement nous n'avons pas d'échelle. (Au public.) Nous n'avons pas d'échelle malheureusement...

NINI.

Laissons là les tours d'adresse, parle-moi du Japon.

COTENTIN.

Du Japon ?

NINI.

Oui, le Japon, ta patrie ; parle-moi de ta patrie !

COTENTIN, embarrassé.

Japon ! Japon ! grand pays... arbres, bateaux, ciel, assiettes... Mais, est-ce que vous tenez particulièrement à ce que nous parlions du Japon...

NINI.

Parle de ce que tu voudras, pourvu que tu parles, pourvu que j'entende le son de ta voix !

COTENTIN, à part.

Comme elle a dit cela, comme elle me regarde ! (Haut.) M'aimerais-tu, subtile Française ?

NINI.

Je t'adore, bel étranger !

COTENTIN, à part.

En tant que Cotentin, elle ne pouvait me souffrir, en tant

que Japonais, elle m'adore... Ce que c'est que le cœur des femmes.... Ce que c'est que la différence des longitudes.

NINI.

Tu ne me réponds pas... Je te dis que je t'aime et tu ne me réponds pas !...

COTENTIN, à part.

Je la tiens, abusons de mon pouvoir...

NINI.

Eh bien ?

NINI.

Eh bien ?

COTENTIN.

Au Japon, quand laissons femme aimer nous... voulons être sûrs d'abord qu'elle n'aime que nous... nous tout seul...

NINI.

Ce n'est pas encore civilisé, le Japon ?

COTENTIN.

C'est un peu en retard...

NINI.

Comment as-tu dit que tu t'appelais ?

COTENTIN.

Torikata-Karakiki.

NINI.

Eh bien ! Torikata-Karakiki, tu n'as pas à être jaloux, je n'aime que toi, toi tout seul !

COTENTIN.

Cependant, toi venue à fête au bras d'un homme blanc !

NINI.

Ca, c'est vrai...mais je ne savais pas que je te rencontrerais...

COTENTIN.

Comment toi appelle ce blanc ?

NINI.

M. de Boistulbé.

COTENTIN, à part.

C'était bien lui.

NINI.

Et, tu sais, je m'en soucie comme d'une facture à payer... dis-moi de rompre, je romprai...

COTENTIN.

Bien sûr ?

NINI.

Tu n'as qu'à dire... romps, romps...

COTENTIN.

Petit Patapon.

NINI.

Hé ?

COTENTIN.

Rien... souvenir d'enfance de pays à moi.

NINI.

Dès que M. de Boistulbé sera revenu, je lui signifierai que c'est fini, nous deux...

COTENTIN, à part.

Ça ne traîne pas avec elle...

NINI.

Es-tu content, mon acrobate aimé, et daignerais-tu maintenant me dire que tu m'aimes.

COTENTIN.

Oui ! je t'aime et je suis à toi !...

NINI.

Ah ! (Elle l'embrasse) Tiens, c'est drôle... quand on t'embrasse. ça a un petit goût de réglisse.

COTENTIN.

Au Japon, c'est à ça qu'on reconnaît les familles nobles.

NINI.

Pas possible !

COTENTIN.

Toi le savais pas ?

NINI.

Tu es gentilhomme, alors ?

COTENTIN.

Parfaitement, tu peux goûter...

NINI.

Ah ! il ne manquait plus que ça pour me rendre folle...

SCÈNE V

LES MÊMES, BOISTULBÉ.

Entre Boistulbé.

COTENTIN.

Le voilà, le misérable, il n'y a plus moyen de douter.

BOISTULBÉ.

On croit généralement que c'est le vin qui grise... pas du tout, c'est le grand air... Si je n'étais pas allé au grand air, je ne serais pas... O ma Zizi !

COTENTIN.

Sa Zizi !

BOISTULBÉ.

Tiens, les voilà les Japonais... En voilà un du moins.

NINI.

Oui, pendant que vous alliez les chercher, ils sont venus !

BOISTULBÉ, très gai et très heureux.

Je ne suis pas allé les chercher du tout... Au bout de cinquante pas, je me suis aperçu que j'avais oublié l'adresse. Alors, je suis revenu... parce que j'étais pressé de vous revoir... O ma Zizi !...

COTENTIN.

Sa Zizi ! Vous vous permettez devant moi d'appeler mademoiselle...

BOISTULBÉ.

Oui, pour tout le monde, elle s'appelle Sydonie Gavard...
mais pour moi... elle s'appelle Zizi!

COTENTIN.

Moi pas aimé tout seul... moi m'en aller...

NINI.

Un moment donc... (A Boistulbé.) Je vous attendais, monsieur!

BOISTULBÉ.

Je l'espère bien que vous m'attendiez...

NINI.

Je vous attendais pour vous prier de ne plus m'appeler
Zizi, pour vous annoncer que c'est fini, nous deux.

COTENTIN, à part.

Chacun son tour!

BOISTULBÉ.

Oh! Pourquoi?

NINI.

Parce que j'en ai assez.

BOISTULBÉ.

Bien, très bien... Du moment que vous me donnez une
bonne raison, je n'ai rien à dire... Ah! si vous ne m'aviez
pas donné une bonne raison...

NINI, à Cotentin.

Venez, Torikata.

COTENTIN, à Nini, en sortant.

Si tu veux me plaire, pour moi, pour moi tout seul, tu
t'appelleras Taori Kokikio.

NINI.

C'est convenu!

SCÈNE VI

BOISTULBÉ, puis ADRIENNE.

BOISTULBÉ.

Avec tout ça, moi, me voilà sans amante. (Il se verse un petit verre.) N'ayez pas peur... Ce n'est pas l'eau-de-vie qui grise... c'est le grand air... Fermons la fenêtre... (Il boit.) Là, maintenant, je m'en vais faire la cour à la femme du monde.

Entre Adrienne.

ADRIENNE.

C'est lui!

BOISTULBÉ.

Tiens! non, je vais faire la cour à la Japonaise, ce sera plus drôle... Bonsoir, la Japonaise...

ADRIENNE.

Si je commençais par l'étrangler... Non, cela ferait peut-être passer ma colère, et je tiens à la garder, ma colère.

BOISTULBÉ.

Viens t'asseoir là, veux-tu?

ADRIENNE.

Ma résolution est prise, n'est-ce pas, bien prise? Eh bien, alors, il n'y a plus qu'à exécuter ce que j'ai résolu.

BOISTULBÉ.

Je t'ai dit de venir t'asseoir, tu veux pas ?

ADRIENNE.

Si fait, je veux bien...

BOISTULBÉ.

Ah çà, mais c'est extraordinaire comme cette Japonaise ressemble à...

ADRIENNE.

Me voici, qu'avez-vous à me dire ?

BOISTULBÉ.

Ce que j'ai à te dire... j'ai à te dire que tu arrives bien, la Japonaise... Je suis bien malheureux, va... mais tu me consoleras, pas vrai... tu m'aimeras, toi ?

ADRIENNE.

Vous aimer ?

BOISTULBÉ.

Oui.

ADRIENNE.

Vous oubliez que j'ai mon mari !

BOISTULBÉ, éclatant de rire.

En voilà une raison, par exemple... Est-ce qu'au Japon, on ne les trompe pas, les maris...

ADRIENNE.

Si fait...

BOISTULBÉ.

Eh bien, alors...

ADRIENNE.

On les trompe, quand ils le méritent.

BOISTULBÉ.

Si ce n'est que ça...

ADRIENNE.

Si ce n'est que ça...

BOISTULBÉ.

Je t'assure que ton mari, à toi, le mérite.

ADRIENNE.

Vous me l'assurez !

BOISTULBÉ.

Je le jurerais, au besoin.

ADRIENNE.

Jurez-le-moi, je veux bien.

BOISTULBÉ.

Je te le jure.

ADRIENNE.

Il suffit, je vous crois.

BOISTULBÉ.

Tu veux bien le tromper, alors, dis, tu le veux bien ?

ADRIENNE.

Oui ! oui, quant à ça, j'y suis décidée, absolument décidée.

Elle va prendre du papier, une plume, un encrier et revient s'asseoir près de Boistulbé.

BOISTULBÉ.

Eh bien, alors... eh bien !... où vas-tu ! Qu'est-ce que tu

fais ?... C'est comme ça qu'on s'y prend, au Japon, quand on veut tromper son mari...

ADRIENNE.

Oui...

BOISTULBÉ.

A Paris, c'est plus simple... Qu'est-ce que tu écris là ?

ADRIENNE.

Regardez, je vous y autorise ! (A part.) Il ne peut pas lire... (Haut.) Vous ne pouvez pas lire...

BOISTULBÉ.

Non, pas très bien... le grand air...

ADRIENNE.

Écoutez alors : Voici ce que j'écris : « Je vous attends chez moi, mon mari est à la chasse... »

BOISTULBÉ.

Ce n'est pas ton mari qui est à la chasse... c'est moi... je suis à la chasse chez les Bobinard...

ADRIENNE.

Chez les Bobi...

BOISTULBÉ.

Hé ?

ADRIENNE, continuant d'écrire.

Avec cette clé que je vous envoie, vous ouvrirez la petite porte du jardin.

BOISTULBÉ.

La petite porte du jardin...

ADRIENNE.

Là... et je signe A...

BOISTULBÉ.

A... Qu'est-ce que c'est que ça, A?

ADRIENNE.

C'est mon nom, un nom japonais... il y en a de très longs des noms japonais, il y en a aussi de très courts. L'adresse maintenant...

Elle écrit, puis elle se lève pour aller sonner.

BOISTULBÉ.

Et je signe A... Eh bien, où est-elle encore passée... envolée... pfutt!... suis-je bête... je ne m'aperçois pas que depuis dix minutes... (Elle sonne.) je dors, et que tout ça, c'est un rêve...

ADRIENNE.

Faites porter cette lettre, tout de suite, n'est-ce pas?.. Tenez, allez vite.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, madame... (Il fait un pas et s'arrête.) Des Platanes, n'est-ce pas, M. le vicomte des Platanes, au Petit-Cercle?

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce qu'il a dit?..

ADRIENNE, au domestique.

Oui, oui, c'est bien cela, allez vite!

BOISTULBÉ.

Des Platanes... le Petit Cercle... j'ai bien entendu...

ADRIENNE.

En êtes-vous sûr, au moins?

BOISTULBÉ.

Oui, j'en suis sûr... et...

ADRIENNE.

Et...

BOISTULBÉ.

Suis-je bête... puisque c'est un rêve... mais il m'ennuie, ce rêve-là... je n'en veux plus... Allez-vous-en... Allez-vous-en...

Il retombe assis et s'endort. En retombant assis, il renverse deux ou trois bouteilles des assiettes, un candélabre. Au bruit, tout le monde arrive.

SCÈNE VII

LES MÊMES, COTENTIN, NINI, DES BARRIQUES, ADÉLAÏDE, MADAME BÉNARD, GONTRAN, RENÉ.

TOUS.

Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

MADAME BÉNARD.

Qu'est-ce qui casse les verres ?

ADRIENNE.

Vous arrivez bien, mesdames. Je vous confie monsieur qui est mon mari !

NINI.

Comment, Gros Chéri !

ADRIENNE.

Ayez la bonté de lui dire, quand il se réveillera, ayez la

bonté de lui dire qu'il peut avoir des maîtresses tout à son aise, attendu que moi, dans une heure, j'aurai un amant !

DES BARRIQUES.

Madame, je vous en prie, n'allez pas trop loin !

ADRIENNE, à Boistulbé qui dort.

Bonne nuit, mon camarade !

Elle sort.

BOISTULBÉ.

Mais non, ce n'est pas un rêve !... mais non... Adrienne Adrienne !...

Il se dirige vers la porte du fond.

COTENTIN.

Cousine, voyons, cousine...

NINI.

Comment, cousine. Venez donc un peu ici, vous ! (Elle attire Cotentin et l'embrasse violemment deux ou trois fois de suite.) V'là ce que je craignais, il déteint !

ACTE CINQUIÈME

CHEZ BOISTULBÉ. — LE BOUDOIR D'ADRIENNE

Porte à deux battants, au fond, à droite et à gauche, premier plan,
portes masquées par des tentures.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, en robe de chambre.

C'est raide, ce que j'ai fait, c'est très raide... Et certainement si je pouvais rattraper la lettre que j'ai écrite au petit des Platanes... Malheureusement, il est trop tard, il l'a reçue maintenant et il doit être en route pour venir... Écoutez là-bas, tout là-bas... J'entends une voiture qui monte l'avenue des Champs-Élysées... Je parierais que c'est une voiture du Cercle et que le petit des Platanes est dedans... Tout à l'heure il sera ici... Il y est déjà ! On marche sous la fenêtre. (Elle court à la fenêtre.) Non, ce n'est pas lui, c'est Caliban... Caliban, c'est un chien des Pyrénées, un chien énorme... La nuit, on l'autorise à se promener dans les jardins de l'hôtel... On l'autorise également à dévorer les personnes... qui auraient la fâcheuse idée de s'y promener en même temps que lui... Mais alors, me direz-vous, le petit des Platanes : Rassurez-vous, il n'a rien à craindre... C'est lui qui nous a donné Caliban... Caliban

n'aime et ne respecte vraiment que deux personnes, le petit des Platanes et mon mari... Pour le coup, le sable a crié... (Elle regarde.) C'est lui... Caliban lui a mis ses deux grosses pattes sur les épaules et il le lèche... Le petit des Platanes n'est pas content, il repousse Caliban, il refait le nœud de sa cravate... il vient de disparaître dans l'ombre du mur... et maintenant entre lui et moi il n'y a plus que les vingt marches du petit escalier... Mais je ne veux pas, moi, je ne veux pas!... Je vais faire tout au monde pour me débarrasser du petit des Platanes... S'il se laisse renvoyer, tant mieux! mais se laissera-t-il renvoyer?... (Regardant un papier qu'elle froisse machinalement.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Encore une dépêche... (Lisant.) « Tâchez que ce soit un garçon... » (Rejetant le papier sur la table.) Oh! mon oncle!

Entre des Platanes.

SCÈNE II

ADRIENNE, DES PLATANES.

DES PLATANES.

Adrienne, mon Adrienne!

ADRIENNE, parlant comme une femme du monde qui reçoit et ne sachant ce qu'elle dit.

Comment, cher monsieur, c'est vous...

DES PLATANES.

Oui, c'est moi.

ADRIENNE.

Asseyez-vous donc, je vous en prie...

DES PLATANES.

Vous dites...

ADRIENNE.

Je vous prie de vous asseoir.

DES PLATANES.

Je veux bien, moi, je veux tout ce que vous voudrez... Quand votre lettre est arrivée, je tenais la banque... il y avait une vingtaine de mille francs sur chaque tableau... J'avais un sept et je venais de donner une bûche à droite et une bûche à gauche.

ADRIENNE.

Une bûche, vraiment.

DES PLATANES.

Oui, et je n'avais pas cru jusque-là qu'il y eût sur la terre un bonheur plus grand que d'avoir un sept et de donner une bûche à droite et une bûche à gauche... votre lettre, en arrivant, m'a prouvé qu'il y avait un bonheur plus grand encore.

ADRIENNE.

Ma lettre...

DES PLATANES.

Oui... j'ai immédiatement levé la banque et je suis accouru sans même prendre le temps de passer à la caisse... (Tirant de sa poche une masse de jetons.) Vous voyez, j'ai les jetons plein ma poche.

ADRIENNE.

Cela a dû bien vous étonner de recevoir cette lettre ?

DES PLATANES.

Mais non, pas trop.

ADRIENNE.

Comment, pas trop !!

DES PLATANES.

Non, une tireuse de cartes me l'avait annoncée... Adrienne, mon Adrienne, je vous aime tout plein, vous savez...

ADRIENNE.

Eh bien, si vous m'aimez, il faut me le prouver.

DES PLATANES, belliqueux.

Mais...

ADRIENNE.

Il faut me le prouver en vous en allant.

DES PLATANES, désappointé.

Ah !

ADRIENNE.

En vous en allant tout de suite.

DES PLATANES, lui prenant les mains et les embrassant.

C'est pour me dire ça que vous m'avez écrit de venir ?

ADRIENNE.

Quand je vous ai écrit, j'étais folle, je croyais que mon mari me trompait... Je sais que non, maintenant... Ma lettre, par conséquent, n'a plus de raison d'être... Vous ne m'écoutez pas ?

DES PLATANES, lui embrassant les mains.

Si, si, allez toujours...

ADRIENNE.

Je vous en prie, allez-vous-en... Non, non, je ne veux pas... allez-vous-en, par pitié.

DES PLATANES.

Ah! bien non... J'ai lu Octave Feuillet... Je ne serais pas plutôt parti que vous m'appelleriez : imbécile!

ADRIENNE.

Je vous promets que non.

DES PLATANES, incrédule.

Oh!

ADRIENNE.

S'il n'y a que ça qui vous inquiète, je vous promets, je vous fais le serment de ne pas vous appeler... Allez-vous-en, d'un instant à l'autre, mon mari peut rentrer.

DES PLATANES.

Puisqu'il est à la chasse.

ADRIENNE.

S'il n'y était pas... Tous les jours un mari dit qu'il va à la chasse et il n'y va pas.

DES PLATANES.

C'est le vieux jeu, ça... je crois Boistulbé incapable... il est trop moderne.

ADRIENNE.

Écoutez... on marche dans le jardin.

DES PLATANES.

Mais non... mais non...

ADRIENNE.

Mais si...

DES PLATANES.

En tout cas, nous n'avons rien à craindre... Caliban est là.

ADRIENNE.

Regardez... c'est mon mari... Caliban lui a mis ses deux grosses pattes sur les épaules et il le lèche.

DES PLATANES.

Tout le monde alors?

ADRIENNE.

Non, vous deux seulement.

DES PLATANES.

Je le répète... Jamais je n'aurais cru Boistulbé capable... Qu'est-ce que je vais faire, moi?

ADRIENNE.

Entrez là, cachez-vous...

DES PLATANES.

C'est le vieux jeu... se cacher.

ADRIENNE.

Vite donc, vite... (Elle le pousse dans la chambre et elle ferme la porte. Entre Boistulbé.) Il était temps!

SCÈNE III

BOISTULBÉ, ADRIENNE.

BOISTULBÉ.

La voilà!... Où est-il, madame, où est-il?

ADRIENNE.

Qui ça ?

BOISTULBÉ.

Votre amant, madame!... Celui à qui vous avez écrit devant moi...

ADRIENNE.

Il n'est pas venu encore.

BOISTULBÉ.

Il n'est pas venu?... Ah!... (A part.) Elle ne lui avait pas écrit. (Haut.) Sapristi, que j'ai soif.

Il se dirige vers la chambre où est des Platanes.

ADRIENNE.

Où allez-vous ?

BOISTULBÉ.

Je vais chercher une carafe.

ADRIENNE.

Restez là... (Entr'ouvrant la porte.) Passez-moi une carafe.

On entend dans la chambre un bruit de verres remués.

BOISTULBÉ, à part.

Bien sûr, elle ne lui avait pas écrit... les femmes disent ça, et puis...

DES PLATANES, passant la carafe et un verre.

Voilà... j'ai ajouté un verre.

ADRIENNE, à Boistulbé.

Tenez, monsieur.

BOISTULBÉ.

Merci!

Il prend le verre dans sa main et boit à même la carafe, puis il verse de l'eau sur son mouchoir, se baigne le front et remet son mouchoir dans sa poche.

ADRIENNE.

Regardez-le, le misérable!

BOISTULBÉ.

Là... Il n'est pas venu, vraiment?

ADRIENNE.

Non... mais je l'attends.

BOISTULBÉ.

Vous l'attendez?

ADRIENNE.

Oui, je l'attends.

BOISTULBÉ.

Non, vous ne l'attendez pas!

ADRIENNE.

Si fait, je l'attends!...

BOISTULBÉ.

Vous osez devant moi dire que vous attendez.

ADRIENNE.

Oui.. oui... cent fois oui... je l'attends, j'en ai le droit...

BOISTULBÉ, toujours gris.

Non, vous n'en avez pas le droit.

ADRIENNE.

Si fait... quand une femme vient de trouver son mari chez des cocottes.

BOISTULBÉ.

Chez des cocottes?

ADRIENNE.

Vous allez nier, peut-être...

BOISTULBÉ.

Certainement non, je ne vais pas nier... Je m'en vanterais plutôt... Oui, j'étais chez des cocottes, mais j'en avais le droit! Vous, quand vous dites que vous avez le droit d'attendre le petit des Platanes, vous avez tort, parce que vous n'en avez pas le droit... Moi quand je dis que j'ai le droit d'aller chez les cocottes, j'ai raison, parce que j'en ai le... (Il s'arrête comme pris d'un nouvel accès d'ivresse.) La preuve que j'en ai le droit, c'est que, maintenant, s'il me prenait la fantaisie...

ADRIENNE.

S'il vous prenait la fantaisie...

BOISTULBÉ.

Oui, maintenant que je sais que le petit des Platanes n'est pas là, s'il me prenait la fantaisie d'y retourner chez les cocottes...

ADRIENNE.

Ah! bien, je voudrais voir ça.

BOISTULBÉ.

Vous voudriez voir ça?

ADRIENNE.

Oui.

BOISTULBÉ.

Eh bien, j'y retourne. (A part.) Ce n'est pas vrai... mais il n'y a pas de mal à lui laisser croire.

ADRIENNE.

Qu'est-ce que vous m'avez dit, que vous retourniez...

BOISTULBÉ.

Ce n'est pas que ça m'amuse... mais c'est pour bien éta-

blir que j'en ai le droit. (Il fait un pas pour sortir, puis il revient.) Quant à celui que vous attendez, c'est par la petite porte du jardin qu'il doit venir, pas vrai?... Eh bien, c'est bon... je vais appeler un gardien de la paix et l'installer près de la petite porte... (Un pas encore puis il revient.) Et quand le petit des Platanes viendra, crac, au poste, le petit des Platanes, au poste...

Il sort.

ADRIENNE.

Eh bien, il est reparti... oh !

Elle ouvre la porte de la chambre dans laquelle elle a fait entrer des Platanes.

SCÈNE IV

ADRIENNE, DES PLATANES.

ADRIENNE.

Venez, monsieur. Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous m'aimiez.

DES PLATANES.

Oui, tout plein... Et maintenant je vous aime encore plus tout plein que tout à l'heure.

ADRIENNE.

Eh bien, moi aussi, je vous aime... Prenez-moi, je suis à vous.

DES PLATANES.

Hé?

ADRIENNE.

Prenez-moi, je vous dis.

DES PLATANES.

Enfin!.. (Adrienne retourne à la fenêtre.) Adrienne, mon Adrienne!

ADRIENNE.

Non, il revient... Je me disais aussi que c'était impossible... il revient.

DES PLATANES.

Qui... Boistulbé?

ADRIENNE.

Oui.

DES PLATANES.

Encore.

ADRIENNE, le poussant dans une chambre, pas la même.

Entrez là.

DES PLATANES.

Ah! mais...

ADRIENNE.

Dépêchez-vous donc...

Elle referme la porte. — Entre Boistulbé.

SCÈNE V

ADRIENNE, BOISTULBÉ.

BOISTULBÉ.

Je vais vous prouver que j'en ai le droit... Et que vous n'avez rien à me reprocher... Et que je suis innocent, moi,

innocent comme la colombe... Et que c'est vous qui êtes coupable, vous seule.

ADRIENNE.

Moi...

BOISTULBÉ.

Oui, vous, avec vos belles idées...

Il prend la carafe.

ADRIENNE.

Il n'y a plus d'eau, vous avez tout bu.

BOISTULBÉ.

Alors, ce n'est pas la peine... Avec vos belles idées de camaraderie. Un mari ne prend pas une femme pour qu'elle soit sa camarade, entendez-vous!... Il la prend pour qu'elle soit sa femme, c'est vous qui m'avez envoyé chez les cottes.

ADRIENNE, se levant.

Moi!

BOISTULBÉ.

Oui, c'est vous avec votre froideur... vos façons d'être... vos petites mines boudeuses, quand moi j'avais le cœur débordant de tendresse... en me repoussant enfin... (il pleure.) En me repoussant quand je voulais vous embrasser...

Il tire son mouchoir, veut s'essuyer les yeux, s'aperçoit qu'il est tout mouillé, et pendant quelques secondes, le regarde avec étonnement. — Adrienne court à la porte de la chambre dans laquelle est caché des Platanes.

ADRIENNE, entr'ouvrant la porte à des Platanes.

Un mouchoir... dans l'armoire qui est là... près de vous... vite... (Boistulbé se dirige à son tour vers cette porte.) — Où allez-vous?

BOISTULBÉ.

Chercher un mouchoir.

ADRIENNE, lui donnant celui que des Platanes vient de lui passer.

En voici un.

BOISTULBÉ.

Merci! (Il le met dans sa poche.) J'étais en train de dire que l'homme a besoin de temps à autre d'embrasser une petite femme.

ADRIENNE.

Voyez-vous ça!

BOISTULBÉ.

Parfaitement. Alors, quand sa petite femme, à lui, refuse de se laisser embrasser, il va chez les cocottes, voilà!

ADRIENNE.

Et c'est là tout ce que vous avez trouvé pour vous défendre.

BOISTULBÉ.

C'est quelque chose.

ADRIENNE.

Ce n'est rien du tout... mais cela a beau n'être rien du tout, je veux vous répondre et je vous répondrai.

BOISTULBÉ.

Ah! ah! je suis curieux, vraiment.

ADRIENNE.

Vous me reprochez de ne pas vous avoir adoré... à qui la faute, s'il vous plaît?... Si vous vouliez être adoré, il fallait d'abord...

Elle s'arrête et semble écouter.

BOISTULBÉ.

Il fallait d'abord... continuez, madame.

On entend des aboiements et la voix de Cotentin qui crie :

COTENTIN, au dehors.

A bas!... A bas!

ADRIENNE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BOISTULBÉ.

Ça, c'est votre amant, madame... c'est le petit des Platanes qui s'explique avec Caliban.

ADRIENNE.

C'est impossible!

BOISTULBÉ.

Étrangle-le, mon bon chien... Cela lui sera doux d'être étranglé par un chien qui porte, écrit sur son collier, le nom de la femme qu'il aime.

ADRIENNE.

Je vous dis que c'est impossible... Vous savez bien que le petit des Platanes est au mieux avec Caliban.

BOISTULBÉ.

C'est vrai... mais qui donc alors?... (Il regarde.) Ah ça, mais, c'est le cousin Cotentin... (Il s'élance dehors.) A bas, Caliban, à bas.

SCÈNE VI

ADRIENNE, DES PLATANES.

DES PLATANES, sortant brusquement.

Madame, je ne vous dirai qu'un mot : c'est choses-là ne se font pas.

ADRIENNE.

Où allez-vous?

DES PLATANES.

Je m'en vais... Je retourne au cercle.

ADRIENNE.

Perdez-vous la tête... Et mon mari... Je l'entends qui remonte. Entrez là.

DES PLATANES.

Ah! bien, non.

ADRIENNE.

Entrez là, je vous dis.

Elle le pousse dans une troisième chambre. Entrent Boistulbé et Cotentin.

SCÈNE VII

ADRIENNE, BOISTULBÉ, COTENTIN. Il a un chapeau
et un paletot par-dessus sa robe de Japonais.

COTENTIN, se frottant et geignant.

Il m'aura pris pour un Chinois, l'animal, et comme il sait que nous sommes en délicatesse avec la Chine...

BOISTULBÉ.

Allons, voyons.

COTENTIN.

J'avais beau lui crier : Je ne suis pas Chinois, je suis Japonais, il n'en continuait pas moins à me dévorer... Aïe...

Bonsoir, cousine... (A Boistulbé.) Cher ami, je viens vous redemander mes valeurs.

BOISTULBÉ.

Plaît-il ?

COTENTIN.

Je viens vous redemander mes valeurs.

BOISTULBÉ.

A trois heures du matin ?

COTENTIN.

Le monde, a dit quelqu'un, appartient à ceux qui se lèvent de bonne heure.

BOISTULBÉ.

Ah ! mon Dieu ! il est devenu fou !

COTENTIN.

Non, je ne suis pas fou... mais, je vais vous dire... Après qu'elle a eu découvert que je déteignais, Nini...

ADRIENNE.

Nini ?

COTENTIN.

Oui, Nini... (Montrant Boistulbé.) Il sait bien, lui !

ADRIENNE.

Ah !

Boistulbé fait un signe avec la main, comme pour dire : Bien, bien, nous causerons tout à l'heure.

COTENTIN.

Nini s'est mise dans une colère... Alors, moi, pour la calmer, j'ai eu une idée malheureuse... Je lui ai avoué que j'avais des valeurs... Ce moyen a parfaitement réussi... Nini

s'est calmée... Mais elle m'a ordonné de venir immédiatement vous les redemander, mes valeurs. Et elle est là-bas dans une voiture... Elle attend.

Boistulbé hausse les épaules, puis il se dirige vers la chambre où est des Platanes.

ADRIENNE.

Où allez-vous?

BOISTULBÉ.

Chercher un bougeoir.

ADRIENNE.

C'est inutile!

Elle frappe deux petits coups à la porte. Des Platanes lui passe un bougeoir allumé.

COTENTIN, à Boistulbé.

Vous avez voulu me la prendre Nini... mais vous n'avez pas pu...

ADRIENNE, à Boistulbé.

Tenez!

BOISTULBÉ.

Merci. (A Cotentin, en lui donnant le bougeoir.) Prenez ça!... (Lui ouvrant une porte.) Vous traverserez ma chambre à coucher, mon cabinet de toilette, puis vous suivrez un couloir et vous ouvrirez la seconde porte à droite... la caisse est là... en voici la clef... Tout ce qui vous appartient est dans le casier du haut.

COTENTIN.

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas? Nini est là... elle attend, et rien qu'à l'idée de reparaitre en sa présence sans avoir les valeurs...

BOISTULBÉ.

Oui... oui... je comprends... allez vite!

Cotentin entre dans la chambre.

SCÈNE VIII

BOISTULBÉ, ADRIENNE.

BOISTULBÉ.

Vous avez dit : il fallait d'abord... Qu'est-ce qu'il fallait d'abord, pour arriver à être aimé de vous ? Qu'est-ce qu'il fallait d'abord ?

ADRIENNE.

Il fallait d'abord savoir... Eh bien, oui, là, il fallait savoir me rendre amoureuse.

BOISTULBÉ.

Ah !

ADRIENNE.

Si vous vouliez qu'il me fût doux de recevoir vos baisers, il ne fallait pas, en m'embrassant, faire cette abominable grimace.

BOISTULBÉ.

Je fais une grimace, moi ?

ADRIENNE.

Oui, vous faites une grimace.

BOISTULBÉ.

Et quelle grimace est-ce que je fais ?

ADRIENNE.

Comme ça, tenez !

BOISTULBÉ.

Comme ça ?

ADRIENNE.

Oui, comme ça.

BOISTULBÉ.

D'ailleurs, ce n'est pas si laid.

ADRIENNE.

Quand c'est moi, c'est possible... mais quand c'est vous...

BOISTULBÉ.

Et puis, êtes-vous bien sûre que je la fais, cette grimace ?

ADRIENNE.

Vous en doutez ?

BOISTULBÉ.

Dame.

ADRIENNE.

Eh bien, embrassez-moi et vous verrez bien...

BOISTULBÉ.

Que je vous embrasse ?

ADRIENNE.

Oui, vous avez peur ?

BOISTULBÉ.

Non, je n'ai pas peur, et la preuve.

Il l'embrasse.

ADRIENNE, à part.

Tiens, il ne la fait plus.

BOISTULBÉ.

Et quand ce serait vrai, d'ailleurs, est-ce que ce serait

une raison ! Où en serions-nous, grand Dieu ?... où en serait la population française, si...

ADRIENNE.

Embrassez-moi encore.

BOISTULBÉ.

Hé ?

ADRIENNE.

Embrassez-moi encore, je vous dis.

BOISTULBÉ.

Certainement, je vous embrasserai encore.

Il l'embrasse.

ADRIENNE.

Il ne la fait plus du tout... il embrasse très bien, le misérable ! (Elle repousse violemment Boistulbé.) Et quand je songe que c'est chez ces femmes qu'il a appris... Oh !

BOISTULBÉ.

Eh bien ?... Eh bien ?...

ADRIENNE.

Je ne sais qui me tient de...

BOISTULBÉ, se sauvant.

Ah ! mais, je me défendrai, vous savez... Je me défendrai doucement, mais je me défendrai.

ADRIENNE, d'une voix douce.

Embrassez-moi encore...

BOISTULBÉ.

Mais vous me promettez de ne pas...

ADRIENNE.

Non, non, n'ayez pas peur.

BOISTULBÉ, l'embrassant.

Là !... Et qu'avez-vous à dire ?

ADRIENNE.

Ce que j'ai à dire ?...

BOISTULBÉ.

Oui...

ADRIENNE.

Eh ! imbécile, j'ai à dire qu'il fallait m'embrasser comme ça le premier jour... et jamais il n'en aurait été question de la camaraderie... jamais... jamais!...

Entre des Platanes exaspéré.

SCÈNE IX

BOISTULBÉ, ADRIENNE, DES PLATANES.

DES PLATANES.

Ah ! bien, non... flanquons-nous des gifles ; battons-nous, tuez-moi sur la place, j'aime mieux ça...

BOISTULBÉ.

Le petit des Platanes !... il était là !

ADRIENNE.

Et cela se trouve à merveille, il pourra annoncer à tout le Petit-Cercle, que, depuis cinq minutes, j'adore mon mari.

DES PLATANES.

Ces choses-là ne se font pas, madame.

BOISTULBÉ.

Nous nous battons, vous savez.

On entend une détonation. Entre Cotentin effaré.

SCÈNE X

LES MÊMES, COTENTIN.

COTENTIN, tombant sur une chaise.

C'est un assassinat, monsieur!

BOISTULBÉ.

Sapristi! j'ai oublié de lui indiquer le secret de la serrure.

COTENTIN.

Avouez tout de suite que vous avez voulu m'assassiner, pour vous emparer de mes valeurs.

BOISTULBÉ.

Eh! je vais vous les chercher, vos valeurs... (A des Platanes.) Attendez-moi, monsieur.

DES PLATANES.

Certainement, je vous attendrai.

Boistulbé sort.

ADRIENNE.

Voyons, cousin, voyons.

DES PLATANES.

Le cousin maintenant! (A Adrienne.) Vous auriez dû mettre ça dans votre lettre, au moins. Vous auriez dû ajouter en post-scriptum : Ma famille y sera.

Entre Boistulbé. Il donne des papiers à Cotentin.

BOISTULBÉ.

Voici, monsieur.

COTENTIN.

Merci, monsieur... Je n'ai plus peur de Nini, maintenant, je peux m'en aller... Ah! sapristi, il y a encore le chien.

ADRIENNE.

Le petit des Platanes vous accompagnera... il connaît Caliban. Vous n'aurez rien à craindre.

BOISTULBÉ, se jetant au-devant de des Platanes.

Si vous croyez que je vous laisserai sortir?

ADRIENNE.

Regarde-le, mon ami... Tu n'as qu'à le regarder, tu verras bien que je ne suis pas coupable... Tandis que toi, tu ne me feras pas croire que tu ne l'es pas, coupable... Où aurais-tu appris?

DES PLATANES.

Ah ça, est-ce qu'ils vont recommencer... (A Cotentin.) Allons-nous-en, monsieur, allons-nous-en!

COTENTIN.

Le temps de dire un mot, un seul... (A Boistulbé et à Adrienne.) Quand je n'aurai plus le sou, vous me garderez une place à votre foyer, n'est-ce pas?

BOISTULBÉ.

Comment, quand vous n'aurez plus le sou !

COTENTIN.

Oui... je crains bien que dans quelque temp, il ne reste pas grand chose de tout ça... (Il montre ses valeurs.) Quand un homme a pardonné à une femme. — et ce que j'ai pardonné à Nini... voyez-vous, — il est toisé (Il remonte vers des Platanes). Accordez-moi une grâce, monsieur, permettez-moi de vous présenter à mademoiselle Sydonie Gavard.

DES PLATANES, enchanté.

Je la connais... Elle est venue chez moi l'hiver dernier... il faisait un froid.

COTENTIN.

Il faisait du verglas !

DES PLATANES.

Oui.

COTENTIN.

Comment, c'était lui sa tante !

Ils sortent.

SCÈNE XI

BOISTULBÉ, ADRIENNE.

BOISTULBÉ.

Plus camarades, alors ?

ADRIENNE.

Non, plus camarades.

BOISTULBÉ.

Mari et femme?

ADRIENNE.

Oui, mari et femme!

En marchant pour aller à son mari, elle fait tomber la dépêche qui était sur le bord de la table.

BOISTULBÉ.

Qu'est-ce qui tombe? (Il la ramasse.) Une dépêche de notre oncle de Belcombat (Adrienne baisse les yeux en souriant, après avoir lu; Boistulbé lui ouvre les bras). Ma femme!

ADRIENNE.

Mon mari!

FIN





PQ
23
M2

Robarts Library

DUE DATE:

Aug. 7, 1992

**Fines 50¢
per day**

**For telephone renewals
call**

078-0450

